REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34e Année — N° 11. — 1er Novembre 1891.

Les séances spirites du Vendredi auront lieu les 6 et 20 du mois de novembre, à 8 heures et demie précises.

COMMÉMORATION DES MORTS. — Les spirites parisiens sont invités à la séance du 1er novembre, 1, rue Chabanais, à 2 heures précises de l'après-midi, selon l'usage établi par Allan Kardec, en l'année 1858.

Abonnements à la *Revue spirite*, année 1892, mandat à l'ordre de M. Leymarie.

LA DOCTRINE SPIRITUALISTE

DE SIR ALFRED RUSSEL WALLACE

La librairie des Sciences psychologiques vient de rendre à la cause spirite un signalé service en publiant une traduction de l'œuvre spiritualiste de sir A. R. Wallace. L'intelligence supérieure, à la fois intuitive et scientifique de ce membre éminent de la Société Royale, ne pouvait laisser passer inaperçues les manifestations de cette force intelligente qui, depuis cinquante ans, caractérisent la Renaissance spiritualiste dans tous les pays civilisés.

Une fois entré dans la voie de ces investigations, et la réalité constatée avec toute la rigueur de la méthode positive, son esprit, à la fois pénétrant et sincère, ne s'en est pas tenu à l'analyse. A l'avant-garde de ses émules en science, appuyé sur les faits acquis, il a voulu déduire la conclusion de leur imposant ensemble. Président de la Société d'anthropologie, créateur, au même titre que Darwin, de la théorie de l'évolution des formes ; à la fois naturaliste, philosophe et sociologue, nul n'était mieux qualifié pour coordonner ces matériaux, retrouver, sous leur variété, l'unité qui les domine ; en un mot, aboutir à une synthèse vraiment scientifique. On nous permettra bien, à nous, spirites, de voir, dans l'identité de nos croyances avec les inductions de l'illustre Anglo-Saxon, une raison élevée de nous y reposer avec plus de confiance encore si c'est possible.

Un court aperçu de son livre (1) donnera aux spirites propagandistes le

(1) *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, 1 volume. Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. 5 fr. broché. 6 fr. relié, avec portrait de l'auteur, in-8 carré.

désir de l'étudier de plus près, comme un recueil précieux d'arguments contre nos contradicteurs; et, à tous, des indications sur les points principaux que l'auteur a mis en lumière avec le plus d'éclat.

Notons d'abord sa démonstration absolument rigoureuse et inattaquable de l'OBJECTIVITÉ DES PHÉNOMÈNES; c'est, on le conçoit, le nœud de la question.

Obligés de ne plus passer les faits sous silence, les savants — notamment les membres de la *Société des recherches psychiques* — prétendent les classer dans l'ordre des phénomènes purement *subjectifs*. Ainsi, dans les apparitions en si grand nombre qu'ils ont enregistrées, ils ne veulent voir que des *hallucinations dues à l'action télépathique d'un esprit sur un autre*; autrement dit (la Revue qui s'adresse au grand public a le devoir de traduire en langage compris de tous la terminologie des philosophes) la sensation, *sans objet extérieur, d'une chose qui n'existe pas.* C'est, on le voit, une négation indirecte de la réalité des phénomènes.

« Mais pour donner à cette théorie de la télépathie seulement une apparence de probabilité, il faut négliger ou expliquer autrement quantité de faits des plus intéressants et suggestifs recueillis par la Société.

« C'est sur ces faits que je veux attirer l'attention, parce qu'ils nous conduiront à des conclusions tout à fait différentes de celles de ces gentelmen.

« Je trouve cinq espèces suivantes de preuves de l'*objectivité* des apparitions : 1° simultanéité de l'hallucination ou perception du même fantôme visible ou entendu par deux personnes ou plus en même temps; 2° le fantôme est vu par différentes personnes comme occupant différentes places correspondant à un mouvement apparent; ou bien, il est vu à la même place, malgré le changement de position de l'observateur; 3° impressions produites par les fantômes sur les animaux domestiques; 4° effets physiques qui semblent produits par les fantômes en connexion avec leur apparition; 5° les fantômes, qu'ils soient visibles ou invisibles aux personnes présentes, peuvent être et ont été photographiés.

« Je vais donner des exemples de chacun de ces cinq groupes de phénomènes et discuterai, en quelques mots, leur interprétation (1). »

A ces cinq classes d'exemples, et à leur discussion, qui ne laissent rien à désirer comme choix et netteté, il ne saurait être rien changé ni retranché. Nous ne pouvons qu'engager à les lire tous ceux qui, sans parti pris, s'intéressent à ce genre d'études.

(*A suivre.*) Commandant DUFILHOL (en retraite).

(1) *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, page 326.

ERRATA : *Revue* d'octobre, page 436, ligne 5, lisez : *un* esprit, au lieu de *cet* esprit. Page 438, ligne 26, ouvrir la parenthèse après le mot : *lumière*.

SOUVENIRS D'UN ESPRIT

Monsieur et C. F. E. S. Sorèze, 30 septembre 1891 :

La mort du vénéré et très regretté M. Jaubert m'a remis en mémoire la belle communication que voici, dictée à ce fervent apôtre de la première heure, toujours resté fidèle à ses convictions.

Tout esprit sérieux et chercheur du vrai ne peut la lire sans être pénétré d'une impression qu'il est rare d'éprouver dans les entretiens d'outre-tombe, trop souvent vides de sens, du moins dans certains milieux, l'imperfection de l'outillage médianimique ne laissant pas toujours à l'Esprit évoqué (si c'est réellement lui qui répond) toute son indépendance. Il y a souvent un reflet de la pensée du médium, ou bien celui-ci n'est pas apte à saisir celle qu'il est chargé de nous transmettre : son insuffisance la dénature quand la dissertation ne devient pas tout à fait fantaisiste.

Quand on se met en rapport avec un Esprit, on aime autre chose que ces applications générales, semblables à un manteau qui peut couvrir n'importe quelles épaules. Si ce sont des communications intimes, provenant d'un être qu'on affectionne particulièrement, on voudrait voir se dégager un sentiment empreint de sa personnalité et reconnaître, à quelques signes caractéristiques, qu'on est bien réellement en présence de celui qu'on a évoqué. Si c'est un esprit instructeur qui se manifeste, on veut dans ses paroles un enseignement rationnel où les innombrables questions que l'on se pose devant la science spirite soient traitées et développées avec méthode et réflexion, particulièrement devant les maladies psychiques qui renferment tant de mystères. Cette étude, trop négligée, est une des plus importantes.

M. Jaubert vous a-t-il fait part de la communication dont voici la copie? Le puissant médium dont elle émane l'avait-il perdue de vue? C'eut été grand dommage, car elle me parle d'un pays qui m'est cher, qui m'a vu naître et où je retrouve, toujours pleins de charme et de fraîcheur, les rêves de ma rieuse jeunesse. Les détails qu'elle renferme m'étaient connus avant qu'ils nous fussent donnés par celui-là même qui les a vécus, qui en fut l'objet et qui les a consignés dans ces pages médianimiques en un récit touchant et fidèle.

J'ai reçu ce document des mains d'une tierce personne qui, de son côté, le tenait d'un membre de la réunion où M. Jaubert l'obtint par la typtologie, mode qu'il employait le plus volontiers. Si le médium eût connu les faits qui s'y rattachent et en démontrent la vérité, il y aurait ajouté plus de prix ; c'est justement de l'ignorance de ces faits que la vérité ressort avec plus d'éclat, quand il décrit, sous l'impulsion de l'Esprit, les angoisses, les anxieuses péripéties d'une vie tourmentée.

Cet Esprit se nommait Scribe ; il était curé de Fontiès-Cabardès, à une époque arriérée, où la civilisation dans nos campagnes ne s'élevait guère au-dessus du terre à terre de la vie animale ; ce brave homme était loin de penser qu'il lui fallait ouvrir la voie à des idées nouvelles, et bien qu'il n'ait pas été victorieux de ses ennemis, on pourrait dire qu'il a été le précurseur du Spiritisme, l'un de ceux qui devaient annoncer sa venue.

Depuis ce temps, déjà bien loin de nous, la population s'est renouvelée et peu de gens se souviennent, peut-être, des événements qui ont confirmé *d'avance* les dires de l'Esprit dans cette manifestation qui le caractérise si bien. Ils ont tous oublié, sans doute, les soi-disant hallucinations du pauvre fou qui prêchait la fin du monde. L'ignorance et l'indifférence sur les causes de pareils faits devaient nécessairement en laisser perdre le souvenir dans les neiges d'antan... Pour nous, spirites, rien n'est vieux, rien ne se perd, rien ne nous échappe. Tout doit être un enseignement et nous devons tout recueillir, tout conserver. Or, vous allez comprendre, Monsieur et frère, quelles furent les tribulations de cette âme droite, mais faible, vingt ans avant que les manifestations spirites ne soient répandues et généralisées.

Oui, plus de vingt ans peut-être avant que les demoiselles Fox entendissent retentir dans les murs de leur chambre les coups de l'Esprit-frappeur qui venait révéler au Nouveau-Monde l'immortalité de l'âme et son activité après sa séparation d'avec le corps, un humble curé de village de la Montagne-Noire reçut cette révélation et, comme les médiums de nos jours, comme ceux de l'antiquité, il la reçut par la parole, car il était auditif et voyant.

Après de longues années, qui suivirent ces événements, M. Jaubert, pour se soustraire aux ardeurs de la canicule, allait tous les étés à Fontiès-les Fontaines, près d'une de ses propriétés, respirer l'air frais et pur de notre montagne. Là, entouré de quelques amis, le soir, au souffle de la brise qui se jouait dans les branches des châtaigniers (formant un dôme au-dessus de leurs têtes), comme Platon sous les ombrages des jardins d'Académus, il enseignait la doctrine... Il parlait des communications d'outre-tombe, travaillait à faire pénétrer la lumière dans les cœurs, à convaincre par la logique des faits et faisait des évocations.

Un jour, il pria les assistants de s'éloigner de lui pour qu'il ne pût entendre le nom de l'Esprit qu'ils allaient évoquer. Dans cette aparté, il fut décidé qu'on appellerait M. Scribe, l'ancien curé ; un moment après, le guéridon s'ébranla, s'agita et frappa les lettres formant le nom de celui que, tout bas et à l'écart, on avait désigné.

Ni M. Jaubert, ni les assistants n'avaient connaissance des choses qui, à

l'époque mentionnée ci-dessus, mirent toute la contrée dans le plus grand émoi. Tout le monde, sauf les esprits forts (il y en a toujours eu partout), était dans la consternation !

Durant une entière station de carême, les habitants des villages voisins se rendaient en foule à Fontiès pour entendre le curé prêcher la repentance et annoncer la fin du monde. L'église était comble, on se pressait autour de la chaire d'où tombaient ces terribles et prophétiques paroles : La fin du monde est proche ! Déjà nos montagnards, en regagnant leurs gîtes à la clarté des étoiles, regardaient s'il n'y avait pas des signes dans le ciel ; ils écoutaient si la trompette de l'ange n'appelait pas les morts au jugement dernier, et ils rentraient chez eux anxieux et troublés...

En haut lieu l'impression fut tout autre, mais brutale pour le pauvre pasteur. Le coup fut rude, formidable ! et les esprits forts ne tardèrent pas à triompher. Ils l'emportèrent sur les croyants et les craintifs..... Pour se rassurer et se donner du cœur, les indécis se joignaient aux premiers et à leurs railleries amères, car ils raillaient impitoyablement le malheureux curé. .

Pensant toujours qu'on avait affaire à un homme en démence, on s'en prenait à sa face rubiconde, disant que la glace était le remède naturellement indiqué pour faire descendre le sang qui affluait au cerveau ! Peu s'en fallut que l'interdiction ne frappât l'audacieux qui avait osé prédire la fin du monde. N'avait-on pas vaincu le fantôme qui troublait les cœurs? On vit bourgeois et manants des villages d'alentour, avec ceux de Fontiès, se consoler de leurs vaines alarmes et sourire de puériles frayeurs.

Rien ne vint arrêter le cours des épreuves du pasteur ! les voix d'outre-tombe lui répétaient toujours : « Obéis, marche, annonce les morts ! » Il n'osait plus, hésitait et restait aux yeux des vivants un visionnaire, un malheureux toqué. Les mystiques du XVII^e^ siècle furent plus heureuses.

Pourtant qu'avait-il fait, lui, qu'avait-il dit qui ne soit aujourd'hui confirmé par les Esprits supérieurs, corroboré par les faits ? Les envoyés célestes ne nous ont-ils pas dit, depuis des années, que nous touchons à la fin du monde, que nous sommes à la fin des temps, c'est-à-dire à la fin du monde néantiste, à la fin des temps d'incrédulité ? N'ont-ils point dit aussi que les morts sortiront des tombeaux, comme l'avait prédit le Christ ? Eh ! que sont toutes ces névroses : ataxie, méningite, ramollissement, les soi-disant fièvres muqueuses, les fièvres chaudes et tout cet arsenal de maladies bizarres, d'affections étranges que l'art médical ne peut guérir et qui déroutent ceux qui le pratiquent ? Que sont-ils, enfin, tous ces maux divers qui foisonnent actuellement, sinon l'œuvre d'êtres inférieurs de l'erraticité, déchaînés sur une humanité arriérée, que domine le mal ?

Ils ont quitté leurs tombes, on n'en saurait douter, et ils sont bien vivants, bien ressuscités, pleins de vitalité et de force : ne voyons-nous pas au milieu des agitations qui troublent cette fin de siècle, le vieux monde qui croule et qui s'en va, faisant place à une ère nouvelle? Tout n'annonce-t'il pas que le bouleversement moral de cette planète va détruire, étouffer les mauvais germes, anéantir les forces ennemies, faire cesser les abus et engloutir les préjugés, si funestes à l'esprit humain, si redoutables pour son progrès !

Annonce les morts, disaient les Esprits au curé de Fontiès!... Mais, parmi les morts, il en est aussi de bons, fort heureusement ! Sans eux, que deviendraient ceux qui subissent l'influence fatale qui pèse sur tant de terriens?

On oublie l'Évangile, on ne songe plus aux prophéties du Christ qui a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Il faut que tout ce que j'ai annoncé s'accomplisse jusqu'à un iota ». Eh bien donc ! pourquoi ces blâmes, ce mépris contre un pauvre prêtre qui n'a eu d'autre tort que d'articuler, mais avec trop de réserve et de discrétion, peut-être, ce que les voix de l'espace lui ordonnaient de proclamer. Ce porteur de la bonne nouvelle fut écrasé sous le faix ! Ayons pour lui, dont la mission fut si pénible, l'épreuve si dure, une bonne et sympathique pensée. On le comprendra mieux un jour et l'on verra qu'il avait, malgré sa foi craintive, devancé son époque. Il craignait, mais il croyait.

Il avait quitté ce monde quelques années avant de se communiquer à M. Jaubert ; il est mort très vieux, dans sa paroisse de Fontiès-Cabardès. Je remplis un pieux devoir en vous faisant connaître cette vie de douleur et de combat qu'il a retracée, aux yeux d'un homme de cœur dont il voyait rayonner l'intelligence. Il savait, grâce aux facultés inhérentes à l'être spirituel, à l'homme dépouillé de matière, qu'il s'était adressé à quelqu'un capable de le comprendre, de le plaindre et de l'aimer. Il lui a fait sa confession et, malgré ses idées de prêtre, il a reconnu qu'on n'a pas besoin pour la recevoir, d'être dans les ordres sacrés. Il a pensé que la confidence de ses misères ne serait ni moins agréée ni moins digne de servir de leçon à ceux qui craindraient d'affirmer hautement leurs croyances. Cette crainte fut toute la cause de ses douleurs...

Vous trouverez, au début de son émouvante histoire, certaines préventions qui tiennent à son caractère de prêtre, ou plutôt aux pensées dominantes du dogmatisme dont l'esprit ne s'était pas entièrement dépouillé. Cependant les idées qu'il émet à la fin sont inspirées par le souffle d'une haute philosophie dont l'exposé est d'une précision, d'une netteté remarquables.

EULALIE CATALA.

P. S. — Vous allez dire, sans doute, que je mets sur le compte des Esprits les maux les plus graves qui affligent l'humanité. Si telle est, cher Monsieur, votre manière de voir, je comprends que vous appellerez mon opinion un système, une idée préconçue.

Cependant je ne livre pas mes idées au hasard : elles sont toujours le résultat d'une sérieuse observation. Sans m'attribuer la médiumnité (chose dont je me garderais bien !), je soigne des malades... des incurables, bien entendu ; et, avec le temps et la patience, ils guérissent, quand nos Esculapes y ont perdu leur latin.

J'observe, j'examine, je questionne, je compare et, malgré les différentes formes de l'état morbide, en regardant avec attention, aussi *en dedans* que possible, je finis par découvrir le bout de l'oreille de l'invisible ennemi. Il est bien fin, mais il faut l'être plus que lui. La prière et la foi, voilà les meilleures armes qui doivent accompagner l'émission fluidique. Sans la prière et sans la foi les fluides sont peu de chose. L'obsession est un Protée qui envahit le monde, et ses formes multiples font commettre bien des erreurs préjudiciables.

M. Scribe, curé de Fontiès, un precurseur.

Médium, Monsieur Jaubert, à Fontiès-Cabardès (Aude.)

« Amis, à l'heure de ma mort, vainqueur de la matière, je m'abîmai dans l'amour de Dieu : ainsi la sainte mère du Christ s'abîma dans l'amour du Sauveur du monde.

Arrière ! sophistes, linguistes hébraïsans. Votre science s'évapore comme la brume sous les rayons du soleil.

Alliez l'amour du prochain à l'amour de Dieu !... Assez de vaines formules, assez d'arrogantes apostrophes ; les païens en faisaient autant.

Le sacrifice dans lequel le Christ, sanglant encore, descend sur l'autel, contient le plus sublime des enseignements. Que d'humilité ! que de grandeur !... Ah ! si le prêtre avait dans son cœur toujours présent le souvenir de la Cène, l'orgueil n'aurait jamais prise sur son âme.

Après la Cène, le Calvaire. Le Christ a gravé ses doctrines sur la pierre de son tombeau ; le Christ a voulu donner l'exemple, apprenant ainsi à ses disciples que de ne pas l'imiter, c'était le trahir.

Le fer est attiré par l'aimant, le soleil attire les mondes, les vivants attirent les morts, les cœurs attirent les cœurs ; et c'est dans vos cœurs que je dépose ma confession. Je me confesse à Romain, à Calsou, je me confesse à M. Jaubert que je n'avais pas l'honneur de connaître.

Admirable phénomène ! Avais-je mérité tant de bonheur ?... Je fus bien coupable, je vous fais l'aveu de mon crime. Oui, je fus un grand coupable !

J'étais prêtre, j'avais charge d'âmes ; je devais répandre la lumière, guider mon troupeau, j'ai commis le crime de lâcheté...

Dieu m'avait choisi entre tous les prêtres de mon diocèse. Comme Pierre, je l'ai renié, mais je l'ai renié pendant quarante ans. Pendant quarante ans j'ai vu les morts, j'ai parlé aux morts, j'ai prié pour les morts qui me demandaient des prières.

L'âme est immortelle... Dégagée de son enveloppe, l'âme conserve sa liberté. Ces deux vérités, si nécessaires au bonheur des hommes, et cependant si controversées, je les possédais. Cela dit, je reviens à ma confession.

« Prêtre », me disait un mort, « mon père est inconsolable et tu vois les « larmes qu'il verse sur la tombe de son enfant adoré. Par pitié, dis-lui que « je vis encore, que je veille sur sa couche, que j'entends ses sanglots, que « je prie pour lui et que ma mère se joint à moi. »

« Prêtre », me disait un mort : Mon fils s'égare, la passion l'emporte, le « précipice s'ouvre sous ses pas, il va tomber, dis-lui que je l'aime, que je « souffre de ses souffrances ; prêtre, sauve-nous tous deux ! »

Que de mortes ! épouses ou mères, ont imploré mon intervention. Voilà la triste situation du pauvre curé de Fontiès !

Et toi, Romain, toi mon élève, toi mon ami, toi dont le caractère est inflexible et qui pousse la logique jusqu'à ses plus extrêmes limites, qu'aurais-tu fait à ma place ?...

Amis, je ne vous ai pas ouvert toute mon âme.

« Prêtre », me disaient les morts : « Aurais-tu délaissé le Christ ? As-tu « perdu le souvenir de tes premières batailles ? Que devient ton indépen- « dance ? As-tu soumis ta raison au caprice de la malice et de l'orgueil ? Ah ! « regarde autour de toi !... Le drapeau d'une science immorale et fraticide « s'étale sur le temple de nos prétendus *immortels !*... A l'heure actuelle, des « couronnes sont tressées pour cette lèpre qui ronge la société : La néga- « tion de Dieu et de l'âme.

« Ah ! regarde : le monde semble marcher en arrière, il échoue sur les « récifs, va-t-il s'engloutir dans la tempête ? Est-il menacé d'un nouveau « déluge ? Doit-il périr ?... Regarde !... Le vaisseau fait eau de toutes parts ! »

« Prêtre, le temps presse : annonce les morts !... »

O mon Dieu ! c'est à vos genoux que j'ai fait l'aveu de mes fautes. A votre miséricorde je devais ajouter l'expiation.

L'Église a retenti de mes confidences, mais ces confidences étaient voilées..... Au prône, saignant encore, j'annonçais la fin du monde. Les morts me prédisaient d'épouvantables catastrophes et j'exhortais les fidèles à la pénitence. Seulement je n'étais pas bien compris : je n'osais pas indiquer au

public l'origine de mes convictions. A quelques-uns je disais le fond de ma pensée : les uns me blâmaient, les autres me répondaient par un sourire de pitié... « Tiens, à ce brave homme il faut une once d'ellébore », disait le grand Quod, ancien curé des Martyrs ; et le grave président Lacombe a lancé sur ma robe des foudres bien plus terribles !...

Ils sont maintenant à mes côtés.

Vanité de l'homme, que ton poison est perfide !

A la fleur de l'âge, j'étais l'objet de plates adulations.

On me croyait quelque intelligence et moi, je me croyais un grand homme.

Adieu rêves, adieu illusions de la jeunesse ! La réalité me frappa : j'entrai dans la vie et n'y trouvai que déceptions et misères.

Au déclin du jour, le laboureur attend l'aurore ; à l'heure dernière, le croyant espère l'éternité, et l'impie n'a foi qu'au néant. Ai-je, pendant le cours de mon existence, fourni des preuves d'impiété ? Ai-je sacrifié la vérité à l'imposture ? Ai-je signalé mes discours par des pensées de démence ? Ai-je prêché contre l'Évangile ? Ai-je pollué la Sainte Écriture ? Et cependant que de malédictions, que d'orages lorsque je me suis incliné devant les morts !...

Ah ! j'ai bien souffert... Est-ce à dire que je ne sois pas coupable ? Ne vous hâtez pas de me juger et surtout ne vous hâtez pas de m'absoudre.

Aidé par l'action de vos énergiques fluides et encouragé par votre sympathique concours, je me réjouis de vous adresser l'expression de ma gratitude.

Alliance sublime que celle des morts avec les vivants !

Avant l'ère des faux prophètes, les juifs pratiquaient la science de l'évocation, et Moïse, le prêtre jaloux, le chef sanguinaire, voulut dominer par l'ignorance les masses qu'il conduisait. Et Moïse, sous peine de mort, défendit l'évocation des morts.

J'ai peut-être blessé Moïse (critique sévère) : je suis juste envers le penseur. Moïse gouvernait les parias d'Égypte : ce peuple de Dieu, sans frein comme sans patrie. Une foi aveugle était nécessaire au grand thaumaturge. Moïse défendit d'évoquer les morts et gardait ainsi le secret de ce qui faisait toute sa force. L'histoire de Samuel et de Saül est un éclatant témoignage de la communication des morts avec les vivants. Nier cette loi de Dieu, ce serait nier la Bible, nier tous les livres saints. Ce serait, enfin, détruire la base essentielle du christianisme : qu'on y prenne garde !... J'étais pénétré de ces vérités, lorsque des morts vinrent me trouver... Avec calme, mais non sans émotion, j'acceptai la mission d'aider mes confrères à promulguer

la loi d'alliance. Je compris l'importance de mes devoirs et je marchai droit devant moi. C'est alors que se produisirent ces sourires que vous savez. Les sourires de l'amitié n'ont rien de blessant : j'ai à vous confier de véritables morsures.

Une lettre m'appela à l'évêché : j'y courus à l'heure des audiences. Un prêtre de petite taille m'introduisit ; je traversai une galerie et me trouvai en face d'un spectre. Il était grand, son aspect était glacial, sa lèvre s'agitait sous sa paupière baissée... « Monsieur le curé, me dit-il : à Fontiès, on « cause sur votre compte... vos allégories ont surpris votre auditoire. L'ar- « deur de la parole a ses limites. D'autres bruits ont été répandus, ils ont « leur gravité : vous seriez hanté par les morts. » Je répondis : « Les morts sont venus à moi ; pouvais-je les repousser? Ma conduite est-elle blâmable? J'attends votre décision ». Le grand vicaire ajouta : « Soyez plus prudent à « l'avenir. Adieu, monsieur le curé. »

Amis, ma surprise fit place à ma douleur ! Je m'absorbai dans la prière... Je priai Dieu, je priai les morts...

« Prêtre, me dirent les morts : assez de faiblesse !

« La prière, alliance de Dieu avec l'homme, alliance des morts avec les « vivants, alliance des cœurs heureux avec les cœurs en peine ; la sainte « prière est l'élan de l'âme qui monte, qui grandit en s'humiliant, qui sup- « plie et demande grâce. Et si la crainte du Seigneur est le commencement « de la sagesse, la prière est le commencement du repentir.

« Prêtre, tu nous as priés et c'est ainsi que tu comprends la prière? As-tu « jamais douté de notre présence, de la sincérité de nos conseils, de la réa- « lité de nos actes?... Interroge ta conscience et obéis à tes convictions ! »

Amis, pardonnez-moi quelques longueurs. Je me confesse comme faisaient les premiers chrétiens : en public et sans réticence.

Je voyais les morts... Ils m'apparaissaient tantôt sous une forme vaporeuse, tantôt sous la forme qu'ils avaient pendant leur vie terrestre. Les morts me parlaient par l'inspiration, ils me parlaient par la parole directe : les sons étaient distinctement perçus par mon oreille.

Les morts me chargeaient de dire à leurs parents leur situation dans l'autre monde. J'obéissais parfois à leur injonction, d'autres fois je gardais le secret de nature à troubler les croyances. J'étais jeune alors : l'effervescence du sang me donnait l'aversion d'une soumission parfaite.

L'évêché connaissait mon petit caractère, en d'autres termes, je comptais parmi les rétifs... M'attaquer de front était dangereux, on prit la tangente. La réserve de mon juge fit place à la ruse. Je vis autour de moi des figures discrètes, mais sombres. Un jour l'église renfermait des auditeurs étrangers

à la commune et le mot *folie* se glissa à travers les voûtes du sanctuaire. J'entendis une voix nasillarde prononcer la phrase suivante : « Le pauvre « Scribe ! il croit voir les morts : sa manie est incurable, nous saurons le « guérir ! » La guérison avait un remède souverain : l'*Interdiction*.

La messe finie, le monsieur à la voix nasillarde me serra la main.

L'Église romaine avait à subir d'autres épreuves. Plus de vingt ans après l'épisode de ma vie, que je viens de vous conter, la fin du monde arriva... Oui, la fin de ce monde aussi sceptique que corrompu.

A la malice des hommes devait succéder la loi d'amour et les morts apportaient au monde la bonne nouvelle :

Le trépied parlait !.....

Ma rigueur de langage n'a rien d'offensant, je me dois à la vérité.

Groupés dans l'espace, les morts attendaient l'heure du signal... Les Esprits supérieurs commandèrent et de la sphère inférieure s'envolèrent des légions destinées à changer le monde.

Saignant encore de mes blessures, je voulus étudier le phénomène des tables tournantes et parlantes ; à force de bonne volonté et de patience, j'acquis la certitude que les morts se servaient d'une table comme d'une plume.

A Dieu ne plaise que je prétende engager les incrédules à m'imiter. Ils ont une âme ; à chacun d'aller à la source qui donne l'amour et la charité.

Cependant les morts travaillaient à l'œuvre régénératrice. Du nord au midi, de l'orient à l'occident, sous l'action électrique qui s'élabore dans le corps humain, les guéridons craquaient, bondissaient !

Pure matière, s'écriaient les gros bonnets de l'école matérialiste ! Mais bientôt des pensées furent dictées et nos grands savants prirent un parti plus facile : celui de nier sans examen.

Et l'Église?... Oh ! l'Église ne s'y trompe pas !

Les morts s'affirmaient... Ils disaient : « L'âme est immortelle, nous en « sommes la preuve vivante, la preuve visible, la preuve tangible ; car on « peut nous voir, nous entendre, nous toucher. » Nier était impossible, le Vatican se recueillit : la foudre éclata, elle m'écrasa !. .

Romain, qu'aurais-tu fait à ma place? Je suis bien coupable...

Les morts m'ont visité jusqu'à la fin de mes jours : je les voyais dans le jardin de mon presbytère, dans le cimetière, à l'autel pendant le sacrifice de la sainte messe. La nuit je fermais la porte à clef et les morts me trouvaient encore... Vous dire toutes mes larmes, ce serait l'histoire d'un long martyre... Assez sur ce point.

La sagesse n'a pas toujours guidé le triste curé de Fontiès.

Parvenu à l'âge où l'homme doit bientôt s'éteindre, j'ai méconnu ce juge inexorable : La conscience!

Aidez-moi dans la tâche que je viens remplir.

Sans crainte, sachez mêler vos affirmations aux miennes.

J'ai dit la vérité; et si je ne l'ai pas dite tout entière, c'est pour n'amasser sur aucune tête absente les orages qu'enfantent les souvenirs du passé. J'ai esquissé quelques portraits, quelques-uns des originaux vivent encore. Si vous parvenez à les connaître, dites-leur que je leur pardonne.

A ma vieille Marianne je dois le soulagement de bien des peines. Sa constance à me servir méritait de ma part moins d'ingratitude. Ma vie lui est connue : elle a été témoin de bien des souffrances... Si la bénédiction d'un mort pouvait me servir d'expiation, je serais moins malheureux d'avoir méconnu son bon cœur. Quand l'Esprit eut ainsi exprimé ses regrets, on fit appeler la vieille Marianne qui habitait encore le village. Elle confirma les paroles de son ancien maître, disant combien il avait souffert et combien était vrai tout ce qu'il venait de rappeler dans cette communication.

Mes adieux seront l'excuse de mes conseils.

La vanité te perdit, toi qui le premier te livras aux flots de la mer. Ainsi le faible mortel s'expose à l'erreur quand il parle de ce monde qu'il n'a pas encore exploré... Un vivant se mêlant de décrire le ciel ou l'enfer se conduit comme l'aveugle en faisant un traité sur les couleurs.

J'ai eu le temps d'admirer le séjour des morts; et, sans phrases paradoxales, je tente de vous en parler : j'espère être clair.

Le ciel et l'enfer sont partout où sont les âmes des morts. Vainement on les place dans certains lieux : l'infini n'a ni haut ni bas. Les anciens pensaient que l'enfer était dans les profondeurs de ce globe; ils ignoraient que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil.

Il en est de même du ciel; je définis le ciel et l'enfer : l'état de l'âme après la mort.

L'antiquité a savamment recueilli toutes les théogonies; les savants de nos jours n'ont changé que la forme, le fond est le même.

Ma surprise fut grande au premier moment du réveil. J'avais rêvé la présence de Dieu, la présence des anges et je ne vis autour de moi que des amis qui m'avaient précédé dans la tombe... Touché de leur bon accueil, je leur demandai si je n'étais pas vaincu par une hallucination ?

Non, j'étais bien mort.

J'admirai la majesté de la création et, pareil au rayon électrique, je m'élançai vers les sphères de l'infini...

Dieu serait-il inaccessible à la perception des morts plus avancés que moi ?

Je l'ignore ; le curé de Fontiès n'a pas encore vu Dieu.

Daignez m'écouter jusqu'à la fin.

Dieu existe et si je ne l'ai pas encore soumis à l'analyse de la vue, ma raison m'affirme qu'il est et qu'il est impossible qu'il ne soit pas. Nier Dieu, c'est de la folie. Dieu se révèle à nous par sa puissance infinie : ses œuvres l'attestent.

Amarrés au rivage par ce corps lourd et malsain, vous n'avez pas cette puissance de locomotion que nous donne un vêtement composé des fluides les plus subtils. Plus rapprochés de ces myriades de globes que l'Eternel a répandus dans l'immensité, mieux que vous, nains de la terre, nous contemplons et nous sentons la grandeur de l'œuvre et la majesté de l'ouvrier.

Dieu se révèle par sa justice infinie. La justice des vivants est aveugle et boiteuse ; celle des morts, si elle n'est pas infaillible, est moins sujette à l'hypothèse. Ainsi, la mort éclaire le juge de ce monde, si imprudemment nié. Le juge n'a d'autre témoin que lui-même. Il a vu le crime s'accomplir, il a reconnu la victime, il a reconnu le coupable. L'erreur est impossible, le mort était là.

Manifeste vanité de l'incrédule, incline-toi ! C'est la justice des morts... Mortels, ne l'oubliez pas : vous vivez au milieu des morts, mais sous le masque fabriqué par l'hypocrisie. Descendus dans le sépulcre les méchants sentent leur réveil : la première épreuve commence. Les traîtres à leur pays, les usurpateurs, les fiers conquérants, ces vampires de l'humanité ! Tous ces grands coupables dépouillés de leurs blasons, râlent éperdus dans l'abîme de leur impuissance. Les morts, inflexibles, poussent des cris de malédiction et d'horreur ! Des esprits ministres du Tout-Puissant, interprètes de ses volontés, prononcent la sentence : la justice de Dieu commence.

Dieu se révèle par sa bonté infinie ; Dieu est juge et père. Sa justice et sa bonté sont inséparables. Dieu fait des lois qu'il ne pourrait lui-même violer sans cesser d'être Dieu : ainsi la faute implique la peine. On ne peut admettre un préjudice sans réparation. La miséricorde appliquée à Dieu est donc un blasphème. Dieu n'a de faveurs pour personne. La grâce imméritée est une injustice, la grâce méritée n'est pas une grâce... Frapper un innocent est un grand crime, absoudre un coupable est un crime plus grand encore : c'est violer la loi de justice, sans laquelle Dieu n'existe pas, et c'est la violer en faveur d'un seul contre tous ; c'est amasser les germes du mal, en créant les germes de l'impunité, bien plus à craindre que la clémence.

Affectueux amis, m'écouterez-vous encore ?

Je viens vous parler de la liberté.

Dieu a créé l'homme libre. Le bien et le mal sont renfermés dans ce mot majestueux et divin : liberté. Arrière, vous tous que son drapeau irrite!

Oui, l'homme naît libre ; de là cette loi qui gouverne toutes les âmes : la responsabilité.

Liberté, responsabilité : voilà l'âme.

Supprimer l'une ou l'autre de ces qualités, c'est supprimer l'âme. L'âme ne meurt pas ; donc, dans ce monde comme dans l'autre, l'âme est *libre et responsable*.

Le progrès est une des grandes lois de la création. Nier le progrès, c'est nier l'évidence, raisonner autrement, c'est déraisonner, et la liberté est aussi nécessaire au progrès que l'électricité à la foudre.

J'ai posé les prémisses, à vous de conclure. C'est à vos actes que sont attachées la peine et la récompense.

J'ai promis des conseils, je les donnerai.

Querelles de mots, quand donc cesserez-vous d'agiter le monde!... La rhétorique a fait son temps : les morts l'ont détruite.

J'ai donné mes conseils en rétablissant mes principes : Dieu, l'âme, la liberté, la responsabilité, le progrès.

Telles sont les colonnes du grand édifice de la pensée. Religion, philosophie sont là, tout entières. Sachez les appliquer dans votre monde comme dans le mien quand vous y serez, et, montant sans cesse dans la voie de la perfectibilité, vous atteindrez, sans doute, la sphère invisible qui conduit à Dieu ».

SCRIBE, *ancien curé de Fontiès-Cabardès.*

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

Voir la *Revue* d'octobre 1891.

5. LE TRINISME. — Pour expliquer l'UNI-VERS, l'unité et la variété, l'harmonie, qui règnent dans les choses, il faut donc admettre un troisième principe supérieur à la force, de même que celle-ci est supérieure à la matière, aussi inconnu dans son essence, il est vrai, que la force et la matière, mais dont l'existence est non moins certaine, et encore plus indispensable, car, sans lui, on ne pourrait même pas faire la distinction entre force et matière : faute de ce principe d'uni-variété, elles deviendraient inhérentes l'une à l'autre, tout se réduirait à un, et, par conséquent, à rien. Nous retomberions dans le *monisme*, ou plutôt dans le néantisme.

Ce troisième principe, qui complète la trinité universelle, est l'âme.

Je dis *troisième* parce que nous avons commencé par la fin, nous avons procédé de bas en haut ; mais l'âme est en réalité, le premier principe de

chaque chose et de toutes les choses, la source de leur existence et de toutes les modifications qu'elles subissent.

Le supérieur gouvernant l'inférieur, l'âme gouverne la force qui, à son tour et sous sa direction, gouverne et « informe » la matière.

Voilà donc découverts trois principes essentiels de tous les êtres : L'âme, principe premier; la force, principe second; et la matière, qui vient en dernier lieu pour nous qui observons la nature, et en premier et unique lieu pour les savants qui se bornent à suivre les uns après les autres les leçons de leurs maîtres, et à copier ce qu'ils croient trouver dans leurs livres, qu'ils ne comprennent même pas, comme nous le verrons bientôt.

6. Objections et réponses. — Les objections des matérialistes contre l'existence des âmes (1) paraissent spécieuses à beaucoup de personnes, il ne sera peut-être pas hors de propos d'en dire un mot en passant.

La principale raison qu'ils donnent pour nier l'existence des âmes, c'est qu'un être immatériel, privé d'étendue, ne pourrait agir sur la matière, la mouvoir, la faire vivre, penser, etc., lors même que cet être posséderait lui-même la vie, la pensée.

Cette objectionest déjà plus qu'à demi résolue, car nous avons vu que l'étendue n'est point une propriété de la matière pure, mais des corps, qui sont une mixture à diverses doses de matière et de force.

Mais il convient de faire remarquer à ce propos l'inconséquence et l'absurdité de nos adversaires. Si l'âme est incapable d'agir sur la matière parce qu'elle est immatérielle, parce qu'elle est invisible, la réciproque doit être également vraie, et l'argument se retourne contre ses auteurs. Nous ne voyons pas plus la vie et la pensée que l'âme, elles sont tout aussi immatérielles. Supposé que la matière les produise, les secrète, ce qui est incompréhensible, une fois ces secrétions opérées, la matière ne pourrait donc plus agir sur elles.

Dans l'hypothèse matérialiste l'action du corps sur l'âme n'est pas plus concevable que celle de l'âme sur le corps.

Et pourtant, elles ont lieu toutes les deux. L'influence du corps sur l'âme n'est niée par personne. Quant à celle de l'âme sur le corps, nous attendrons pour la rejeter, que la science ait découvert le microbe de la nostalgie, qu'elle nous ait expliqué comment il se fait qu'une affection de ce que nous appelons l'âme, une grande joie, par exemple, qui n'a rien de matériel, peut guérir une maladie du corps, ou bien rendre malade celui qui ne l'est pas et même le frapper de mort subite.

(1) Et, à plus forte raison, contre l'âme des âmes, c'est-à-dire Dieu.

Les savants disent encore que l'âme n'est qu'une hypothèse.

Ceci du moins est exact. Mais il y a hypothèse et hypothèse. Nous avons vu que leur matière est aussi une pure hypotèse, mais avec ce caractère qu'elle ne tient à rien, qu'elle n'explique rien, qu'elle ne possède même pas les qualités et les propriétés qu'on lui attribue. Quand on admet de pareilles absurdités, on est vraiment bien autorisé à rejeter sans examen les hypothèses des autres.

Mais en dehors de ces hypothèses arbitraires, qui sont le monopole des savants, il y en a d'autres, ce sont celles qui établissent le lien entre l'homme et les choses, celles auxquelles l'esprit humain ne peut se soustraire, car elles lui sont en quelque sorte inhérentes (bien plus que la force ne l'est à la matière) ; sans le secours de ces hypothèses rationelles, l'esprit humain ne peut trouver aucune explication des choses ; avec elles et par elles, s'il n'explique pas tout, s'il s'égare quelquefois, même souvent, il a du moins fait usage de ses facultés intellectuelles et ses erreurs mêmes sont pour lui des enseignements.

Or, nous avons vu que force, matière et âme sont des hypothèses de ce genre, des hypothèses que nous ne choisissons pas arbitrairement, mais qui surgissent dans notre esprit à l'occasion de l'observation des phénomènes naturels, et qui lui sont aussi nécessaires pour raisonner, que les bras le sont à la volonté pour exécuter les mouvements qui sont de leur compétence.

7. Démonstration. — Nous pouvons, d'ailleurs, donner de l'existence de l'âme une démonstration mathématique. Empruntons, encore une fois, le secours de la géométrie, que les matérialistes ne rejettent point, quoiqu'elle ne soit pas matérielle, ce qui prouve que leur logique est très élastique.

On sait qu'un triangle est déterminé par trois de ses éléments, dont un côté ou un angle. Eh bien ! Le problème universel peut être considéré comme un triangle dont nous connaissons un côté ou un angle : le mouvement ; et deux autres facteurs : force et matière. Par le moyen de ces trois éléments, nous pouvons donc connaître le troisième angle ou côté, qui est l'âme. C'est là une opération que font les enfants.

Il est vrai que ce troisième côté est inaccessible, mais il n'en existe pas moins, il n'en est pas moins déterminé. Le soleil et la lune aussi, sont inaccessibles ; cela ne nous empêche pas, par une petite opération trigonométrique, de déterminer leur distance et leurs dimensions.

Les matérialistes les plus obstinés sont obligés de convenir qu'il existe dans l'univers ordre, harmonie, hiérarchie, Or, nous avons reconnu qu'en

toutes choses, ordonnées ou non, existent deux principes : force et matière. Pour que ces choses soient ordonnées, il faut nécessairement qu'un troisième principe ordonnateur régisse les deux autres, dirige la force dans son action sur la matière.

Pour que ce principe ordonnateur ait *autorité* sur la force et la matière, il faut, le mot le dit, qu'il en soit *l'auteur*, le créateur, qu'il soit puissant, conscient, intelligent.

L'âme possède donc ces qualités dans la mesure de ses attributions; c'est elle qui, par le moyen de force et matière, crée les corps et les gouverne.

Je pourrais vous montrer que ces trois principes ont été connus dès la plus haute antiquité et qu'on les retrouve plus ou moins clairement exprimés sous divers noms, dans toutes les théogonies, théologies, etc. Cela n'a d'ailleurs rien qui doive nous surprendre : les hommes primitifs, n'ayant encore aucun moyen de faire des expériences, étaient bien obligés de se borner à étudier la nature. Or, c'est précisément ce que nous avons fait, et vous voyez que nous n'avons pas eu grand'peine à dévoiler ce mystère de la *trinité* universelle.

Je me dispenserai donc de vous faire leur histoire; il faudrait pour cela faire un cours et je n'ai à faire qu'une conférence. Or, il faut que nous arrivions à expliquer le magnétisme et le spiritisme, et pour y arriver, nous sommes obligés d'expliquer la physique, la physiologie et la psychologie.

Ne nous effrayons pas : le plus difficile est fait. Nous n'avons plus qu'à suivre nos trois principes dans leurs opérations, dans leurs manifestations.

8. Les éléments. — Il ne paraît pas que les éléments amorphes : fluides, liquides et solides, possèdent en eux le principe supérieur, l'âme, autant qu'on en peut juger, ils ne sont composés que de matière et force en diverses proportions. Dans les fluides, la force prédomine sur la matière; dans les solides, c'est l'inverse; et dans les liquides il y a équilibre entre ces deux principes. La seule âme qui les régisse est l'âme du tout auquel ils appartiennent.

Au-dessus de ces éléments amorphes, qui sont en quelque sorte, le piédestal de l'univers, s'élève une série infinie d'êtres de plus en plus complexes, mais dont la constitution essentielle se réduit, pour tous, aux trois principes sus-établis.

Au premier degré de cette échelle se trouvent ce que les anciens appelaient les *Eléments*. Hippocrate, qui a décrit ces infiniment petits « comme

s'il les avait vus », dit un de ses commentateurs (1), dit qu'ils sont composés (comme l'homme et comme tous les animaux) de feu et d'eau ; c'est-à-dire de ce que nous avons appelé jusqu'ici force et matière, et ce que les alchimistes appellent lumière et matière.

Le feu — c'est Hippocrate qui parle — le feu est la source de tout mouvement, l'eau et la source de toute nourriture. Ces deux principes, très différents dans leur puissance, concourent cependant au même but, sous la direction de ce que Hippocrate appelle la *nature* (*nature naturante*), que nous avons appelée *l'âme*.

Pour mieux faire comprendre le rôle que jouent ces éléments dans l'univers, Hippocrate les compare à un scieur de bois qui tire et pousse alternativement, et qui fait cependant le même ouvrage. De même les éléments tirent à eux l'homogène, ce qui leur convient, et poussent l'hétérogène.

Vous voyez que les *Eléments* d'Hippocrate ne sont autres que les molécules, les cellules, les microbes des modernes, toute la différence, c'est qu'il les a mieux connus, car nos pastoriens, il est facile d'en juger par leurs œuvres, s'imaginent que leurs microbes n'agissent qu'unilatéralement, ne font au hasard que pousser ou que tirer. Tous nos docteurs jurent pourtant par Hippocrate, mais sans l'avoir lu, ou sans le comprendre.

Les *Elémentals* de nos pseudo-théosophes ne sont pas autre chose que les Éléments d'Hippocrate et de toute l'antiquité. Seulement le mot Elémental est plus long, plus sonore et plus drôle, surtout en ce qu'il ne change pas au pluriel. Cela suffit pour éblouir bien des gens qui jugent des choses par les apparences et qui mesurent les mots à l'aune.

Il y a encore un autre *seulement*. Les néo-théosophes considèrent leurs élémentals comme tirant en poussant au hasard, sans discernement de l'homogène et de l'hétérogène, en un mot, comme dépourvus d'âme.

Je vous laisse à juger qui a raison d'Hippocrate, en compagnie des plus savants hommes de tous les temps et de tous les pays (y compris les vrais théosophes), ou des théosophes de la nouvelle école, seuls de leurs avis, à moins qu'ils ne se rallient tout à fait aux matérialistes.

9. Les corps. — *Les Eléments*, suivant leurs affinités, suivant qu'ils trouvent leurs homogènes ou non, se groupent ensemble ou se désagrègent et forment ainsi les divers corps organisés, qui composent les trois règnes de la nature.

Dans chacun de ces règnes, et dans chacun des genres, espèce, etc., qu'ils renferment, on retrouve les trois principes universels : âme, force et matière, mais avec des qualités diverses selon les espèces.

(1) Gesner de Gotingue.

Les matérialistes seront bien scandalisés de trouver l'âme, la vie, dans les minéraux, les métaux, l'aimant, etc. Il est certain qu'il n'est pas facile de l'en extraire et de la leur présenter dans un « bouillon de culture »; mais il y a de nombreuses analogies et même des faits qui démontrent la la réalité de la vie de ces corps. Je ne puis les rapporter ici, car je suis obligé de me limiter.

Quant aux trois principes dans les végétaux et les animaux, leur existence est assez démontrée par l'expérience, ainsi que par les raisonnements qui précèdent, pour qu'il soit superflu d'insister.

Si le groupement des éléments forme les corps des trois règnes de la nature, le groupement de ces trois règnes forme à son tour une sorte de gros élément dans lequel les trois principes sont bien visibles. Le gros est semblable au petit. La matière domine dans le règne minéral; la force dans l'animal ; ils s'équilibrent dans le végétal.

Le tourbillon même auquel appartiennent ces trois règnes n'est autre chose qu'une grosse molécule, énorme pour nos yeux, mais petite si nous pouvions voir d'autres tourbillons bien plus étendus.

Dans notre tourbillon nous distinguons : un élément amorphe, l'éther ; un soleil, des terres et des lunes.

Dans une cellule de notre corps, le microscope nous montre également le protaplasme, élément amorphe dans lequel nagent ou gisent des granulations qui correspondent à soleil, terre, lune.

10. L'HOMME-CENTRE. — Et l'homme, qu'est-il au milieu de tout cela ?

Vous venez de le dire, *Il est au milieu.* C'est là le point capital. C'est en partant de là que nous allons pouvoir découvrir sa nature, son principe et sa fin ; puis, par analogie, nous découvrirons plusieurs autres choses qui ne manquent pas d'importance et dont la science officielle n'a pas la moindre idée.

L'homme est au milieu. En effet, l'être connaissant, quel qu'il soit, doit nécessairement être considéré comme placé au centre du connaissable. Du moment que l'homme jouit de la faculté de connaître, il n'y a pas de raison pour qu'il occupe une autre place, pour qu'il connaisse plus ou moins en bas qu'en haut, devant que derrière, à droite qu'à gauche.

Ce principe n'est pas particulier à l'homme ; il est propre à tout être connaissant. Si l'animal est susceptible de connaître, sa faculté rayonne également en tous sens, et il occupe le centre de son domaine connaissable.

L'homme connaissant que l'UNIVERS existe, qu'il y a dans cet univers, comme le mot le dit, unité dans la variété, harmonie, l'homme, dis-je, est donc le centre de cet univers.

Si nous figurons l'univers par une croix de Saint-André ×, l'homme occupera le point d'intersection des deux lignes. Le monde visible se trouvant au-dessous de lui, nous sommes donc obligés d'admettre qu'au-dessus existe un monde invisible qui correspond au visible et le contrebalance, lui fait équilibre.

Sans cela l'univers serait asymétrique, désordonné, ce qui serait en contradiction avec tout ce que nous voyons, percevons, concevons.

Les matérialistes qui n'admettent que le monde visible, nous présentent ainsi quelque chose non seulement de surnaturel, d'incompréhensible, mais de contre nature. On peut comparer leur univers à un oiseau qui n'aurait qu'une aile ou à la moitié d'un de ces guerriers du moyen âge qu'un chevalier fendait en deux d'un coup d'épée du vertex au cocyx.

11. Le microcosme. — L'être connaissant n'est pas seulement le centre du connaissable ; il en est, de plus, le miroir, le résumé, l'abrégé, puisqu'il ne connaît le *non-lui* qu'en le réfléchissant, le photographiant dans son *lui*.

C'est pour cela que les anciens appelaient l'homme un *microcosme*, par analogie avec l'univers, qui est le *macrocosme* ; de même qu'on pourrait, en sens inverse, l'appeler *macrobe*, relativement aux *microbes* qui entrent dans la composition de son organisme.

Il va sans dire que les trois principes dont nous avons constaté la présence dans tous les êtres naturels doivent se retrouver, non seulement dans l'homme, mais dans toute la série supérieure à l'homme, dans les êtres que nous appellerons *spirituels*, pour les distinguer des naturels.

Les êtres spirituels sont donc composés d'âme, de force et de matière, comme les naturels ; avec cette différence que leur âme est d'autant plus intelligente, leur force plus puissante et leur matière plus subtile qu'ils sont plus élevés dans l'échelle générale.

L'homme, qui n'est pas seulement une *variété* animale, comme le disent les darwinistes, ni une *espèce* particulière, ni un *genre*, comme le soutiennent la plupart des spiritualistes, ni même un *règne*, comme l'affirme Fabre d'Olivet, mais un *monde* (petit, il est vrai, mais monde, microcosme), l'homme, comme tous les êtres, est constitué des trois principes essentiels : âme, force et matière.

Ce n'est pas tout. Comme résumé des deux autres mondes, il en renferme aussi les 3 principes, mais accessoirement ; ce qui fait que la constitution humaine se compose en tout de 9 principes : 3 essentiels, et 6 accessoires, dont 3 inférieurs et 3 supérieurs.

Nos théosophes bouddhistes nous parlent des 7 principes constitutifs de l'homme et nous accusent de ne pas connaître les principes supérieurs. Je

vous engage à leur demander ce qu'ils pensent des 9 principes dont nous venons de *démontrer* — et non comme eux — d'affirmer purement et simplement l'existence, et à les prier de vous dire où ils ont pris ces 7 principes, d'où ils dérivent, ce qu'ils signifient, à quelles conséquences théoriques ou pratiques ils conduisent.

12. La fin des êtres. — La nature de l'homme ainsi déterminée, il s'agit de chercher quelle est son origine et, par suite, sa fin.

On découvre la fin des êtres par la nature de leurs besoins, de leurs tendances et de leurs facultés.

1° Un être dont les facultés seraient inférieures aux besoins ne pourrait pas vivre dans le milieu où on le supposerait.

2° Un être dont les facultés seraient adéquates aux besoins, qui aurait assez d'activité pour satisfaire à ses nécessités, ni plus ni moins, serait véritablement à sa place : il se trouverait dans le milieu qui lui convient ; il y aurait son principe et sa fin.

3° Un être dont les facultés dépasseraient les besoins, qui jouirait d'une exubérance de vie, d'un excès d'activité sans objet, qui manifesterait des désirs, des aspirations, des tendances, dont la satisfaction serait impossible dans le milieu où il se trouve ; cet être ne serait évidemment pas à sa place normale : l'harmonie qui règne dans toute la nature, ne régnerait pas en lui, Il serait dans le cas d'un voyageur, qui s'accommode tant bien que mal du régime de l'auberge, mais qui aspire à regagner son domicile.

Si nous considérons les êtres *naturels*, nous voyons que leurs instincts, leur intelligence (ceux qui en sont doués), sont proportionnés à leurs besoins : vivre et se reproduire, là se borne leur idéal. Ils exécutent ces fonctions toujours de la même manière dans les mêmes conditions et en s'adaptant autant qu'ils peuvent aux changements de ces conditions lorsqu'il s'en présente ; mais ils ne manifestent aucun désir factice ; ils ne sont point sujets à l'ennui ; quand ils ont satisfait leurs besoins naturels, ils dorment, se reposent, ruminent si c'est leur nature ; quelques-uns jouent entre eux. Et voilà tout.

Les animaux, à plus forte raison les végétaux et les minéraux, sont donc à leur place dans l'univers ; ils appartiennent à notre tourbillon ; ils y puisent leur origine et leur fin s'y borne.

Par analogie, nous devons supposer que les êtres spirituels sont également à leur place dans le monde invisible.

13. La fin de l'homme. — Mais l'homme ? Est-il dans le même cas ?

Evidemment, non. L'observateur le plus superficiel sait que les facultés actives de l'homme dépassent de beaucoup ses besoins naturels.

C'est pour donner un objet à cet excès d'activité, pour fournir un élément à cet « esprit surabordant », comme l'appelle Montlosier (1), que l'homme court, suivant les circonstances, après la fortune, les honneurs, la science, la gloire ; mais sans pouvoir assouvir le feu qui le dévore : au contraire.

On peut dire de tout homme comme d'une impératrice célèbre : *lassé, mais non rassasié.*

Rien en ce monde ne peut rassasier l'homme : plus il est riche, plus il désire et s'efforce d'augmenter ses richesses ; l'ouvrier veut devenir employé ; le bachelier s'efforce de devenir docteur : le chevalier de la légion d'honneur aspire à devenir officier, commandeur, etc.

Le pouvoir sur ses semblables, si flatteur, ne peut même suffire à l'ambition de l'homme. Alexandre, Pyrrhus, veulent conquérir tout le globe ; l'empire romain ne suffit pas à César. S'il s'ouvrait un chemin qui conduise dans les autres planètes, les animaux resteraient tranquillement ici-bas ; mais les trois quarts des hommes, pour ne pas dire tous, s'élanceraient dans cette nouvelle voie, l'un pour s'enrichir, l'autre pour s'instruire, celui-ci pour conquérir, celui-là pour civiliser.

Que signifie tout cela ? Que l'homme n'est pas à sa place. Or, comme le monde inférieur, le monde visible ne peut le satisfaire et qu'il n'y a pas d'autre monde que le supérieur, nous sommes obligés de croire que sa véritable patrie est le supérieur. C'est de là qu'il tire son origine ; c'est là qu'est sa fin.

L'homme n'est donc pas un être *physique*, mais *métaphysique* ; sa fin n'est pas *naturelle*, mais *sur*, ou si l'on préfère, *extra-naturelle*.

Les animaux appartiennent à notre système solaire ; ils y ont leur principe et leur fin ; ils tirent leur vie et leur subsistance du soleil et des productions qu'il engendre par la combinaison de sa lumière avec la matière terrestre.

L'homme-animal est dans le même cas ; mais l'homme-spirituel appartient au monde supérieur. Dans ce dernier monde, *comme* dans le monde inférieur, il y a un fluide universel un (éther spirituel), un soleil spirituel, des terres et des lunes spirituelles. C'est de là que l'homme-esprit tire sa vie et sa subsistance spirituelles.

Cette analyse de l'homme, de ses tendances, de ses aspirations, qui ne peuvent être des effets sans cause, ou des besoins sans objets quelconques propres à les satisfaire, nous prouverait, s'il n'en existait pas d'autres preuves, non seulement la possibilité, mais la nécessité et la réalité du monde supérieur. ROUXEL. (*A suivre.*)

(1) *Les mystères de la vie humaine.*

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 8 octobre 1891.

Président : M. P. G. Leymarie; *secrétaire* : M. Laurent de Faget ; *membres présents* : Mme Poulain, MM. Auzanneau, Bouvéry, Boyer, Mongin, Warchavsky.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Auzanneau demande que tout membre absent trois fois de suite et sans excuse plausible, des séances du Comité de Propagande, soit considéré comme démissionnaire et remplacé par un membre plus actif. *Accepté à l'unanimité.*

M. Warchavsky désire connaître le résultat de la propagande faite par l'envoi à la Presse des ouvrages de MM. Léon Denis et Louis Gardy.

M. Leymarie répond en donnant communication de quelques articles de journaux qui ont reproduit notre appel sans commentaires ou avec des appréciations non blessantes pour le spiritisme.

M. Charles Nozeran, obligé de quitter Nice pour des raisons de santé, donne sa démission de membre du Comité de propagande.

La délégation espagnole, à Barcelone, de l'*Union internationale escolar-espiritista*, demande qu'on lui envoie gratuitement quelques brochures pour sa propagande *universitaire*. Le Comité adhère à cette proposition.

Le Président lit une déclaration de M. Bouvéry relative au Congrès spirite de 1894. Devons-nous admettre au prochain congrès les écoles qui furent désignées, au congrès de 1889, sous le nom de spiritualistes? Faut-il, au contraire, repousser ces écoles? M. Bouvery dit qu'ennemi de tout ostracisme, il combat tout ce qui ressemblerait à cette exclusion, sorte de mainmise sur la liberté de pensée. Le spiritisme doit être assez large, assez ouvert et assez sûr de la solidité de ses principes, pour admettre la libre discussion de tout ce qui touche aux destinées humaines. Point de petites coteries, point de petits cénacles fermés où ne pénètre jamais un rayon du dehors. D'ailleurs, le spiritisme est loin de posséder encore l'*alpha et l'oméga* de toute science. Il nous reste beaucoup à apprendre et peut-être aussi à désapprendre, Ainsi le veut la loi du progrès. Si l'utopie d'aujourd'hui est la vérité du lendemain, il arrive aussi que la vérité présente est l'erreur de l'avenir. Or, nous voulons, avec Allan Kardec, la vérité vraie et complète, celle qui est de tous les temps. Donc, laissons nos portes larges ouvertes, afin que toute lumière qui viendrait à luire puisse nous éclairer.

Je ferai, en outre, cette simple question aux partisans de l'exclusion : Demanderez-vous un certificat d'orthodoxie à ceux qui déclareront vouloir prendre part à vos travaux et à vos discussions? Exigerez-vous de chacun une profession de foi? Non, n'est-ce pas? Alors pourquoi parler d'exclusion!

Enfin qu'est-ce qu'un Congrès, sinon une réunion d'hommes qui cherchent à s'éclairer sur des questions *non résolues définitivement.*

Si tels et tels nous ont fait une guerre injuste, il ne s'en trouve pas moins dans ces diverses écoles, comme chez nous, des hommes qui veulent sincèrement le triomphe de la vérité, de même qu'ils veulent le règne de la fraternité.

Donc, sans tendre docilement le cou à des adversaires, dont un certain nombre ne demanderaient pas mieux que d'être débarrassés de nous, sachons écouter leurs raisons. Nous les réfuterons si elles sont contraires aux faits et à la logique. Nous en profiterons si elles renferment quelques parcelles de vérité.

Pour ces raisons et d'autres encore qu'il croit inutile d'énumérer. M. Bouvéry se prononce pour l'admission au prochain congrès de toutes les écoles et de tous les hommes qui croient *à l'âme, à sa survivance et à la possibilité des communications avec le monde des Esprits.* (Par âme ou Esprit, il entend le principe pensant, immortel, qui est notre vrai *moi* et qui constitue notre individualité, soit à l'état d'incarnation, soit à l'état de désincarnation).

Pourront donc prendre part au Congrès, si l'opinion de M. Bouvéry prévaut, ceux-là même qui, ne croyant pas que *tous* les phénomènes dits spirites sont dus aux esprits désincarnés, admettent cependant qu'un certain nombre le sont, et rentrent ainsi dans la catégorie de ceux qui ont adhéré au *modus vivendi* du Congrès de 1889.

Il y a mieux : le Congrès *spirite* et *spiritualiste* de 1889, ayant voté à *l'unanimité* le prochain congrès, personne, PAS MEME LE COMITÉ DE PROPAGANDE, *issu du Congrès.* n'a le droit d'en exclure l'une quelconque des écoles dont il s'agit. Tel est le résumé de la déclaration de M. Bouvery.

M. Mongin estime que le spiritisme est une science expérimentale qui, seule, peut conduire à la découverte des vérités d'ordre psychique. Comme toute science, il a le droit et le devoir de se spécialiser, de rester lui, sans aucune compromission.

Les théosophes, les kabbalistes, occultistes et spiritualistes de toutes écoles, viennent à nous, dit-il, avec des vérités toutes faites rentrant dans le domaine du dogme et de la révélation. Ils disent à l'expérimentateur spirite : « Vous ne voyez pas bien, vous n'avez pas bien compris tel ou tel phénomène ; nos auteurs anciens, qui étaient bien plus forts que vous, nous l'apprennent ! Voici les déductions qu'il convient d'en tirer, etc... »

Or, le fait spirite dûment constaté ne saurait être infirmé par des déductions purement spéculatives.

M. Mongin ne nie pas que l'étudiant spirite puisse avoir intérêt à compulser, au point de vue historique, les textes anciens des sciences occultes, afin de chercher les points de contact que ces sciences ont avec le spiritisme expérimental et philosophique, et s'ils sont susceptibles d'augmenter l'autorité du fait spirite.

Mais la vérité est simple dans son principe : pas de dogme, pas d'initiation secrète qui rende la masse dépendante des castes sacerdotales et des soi-disant initiés supérieurs. Le spiritisme doit rester démocratique dans son essence, car il veut et il doit la vérité pour tous.

M. Mongin propose que les deux questions suivantes soient posées à tous les membres du Comité de propagande :

1° Le Congrès de Bruxelles, en 1894, doit-il être seulement *Congrès spirite*, ouvert aux spirites de toutes les écoles, c'est-à-dire à ceux qui ont acquis la conviction de l'existence de l'âme, de la persistance du moi conscient après la mort, et de la communication possible des âmes, ou esprits désincarnés, avec leurs frères humains incarnés?

2° Le dit Congrès de 1894 doit-il, au contraire, et comme celui de 1889, être un *Congrès spirite et spiritualiste*, c'est-à-dire ouvert aux théosophes, kabbalistes, occultistes, swedenborgiens, et à toutes les autres écoles spiritualistes?

M. Bouvéry proteste contre la proposition de M. Mongin ; il ne croit pas que le Comité de propagande ait qualité pour se prononcer dans une telle question ; il répète qu'issu d'un Congrès spirite et spiritualiste, le Comité ne peut que préparer un Congrès également spirite et spiritualiste.

M. Laurent de Faget réplique que le comité de propagande s'est bien cru le droit de retarder jusqu'en 1894 la date du futur Congrès, alors que le Congrès de 1889 l'avait désirée bien plus rapprochée.

Pourquoi le Comité, renonçant soudainement à des pouvoirs auxquels il paraît habituellement tenir, ne se croirait-il pas le droit de décider que le Congrès de Bruxelles, en 1894, sera exclusivement composé des diverses écoles spirites, par exemple? — Mais le Comité a été nommé par un Congrès spirite et spiritualiste, fait-on observer. — S'ensuit-il que nous devions, pour une série d'années indéterminée, continuer à vivre sous cette étiquette de spiritualistes?

— Mais on dira que nous fuyons la discussion!

— Point du tout : il y a, dans le spiritisme, différentes écoles qui discuteront entre elles, fraternellement, en famille, comme gens qui recherchent paisiblement la vérité. Devons-nous éternellement admettre parmi nous, comme des frères du spiritisme, ceux qui ne perdent aucune occasion de reléguer au second et même au troisième plan la doctrine spirite, quand ils ne l'attaquent pas indignement, s'en prenant même à la personne des spirites qu'ils ridiculisent ou injurient?

Non, il y a là une question de dignité que M. Bouvéry doit comprendre.

Certainement, il ne faut pas confondre ces diverses écoles occultistes, ou autres, avec certains de leurs membres trop remuants ou malintentionnés. Aussi nos portes seront toutes grandes ouvertes, comme le demande M. Bouvéry, à tous ceux qui croiront ou *diront croire* à l'âme, à son immortalité et aux communications entre le monde visible et le monde invisible. Mais ce qu'il faut absolument, au dire de M. de Faget, c'est que le Congrès de 1894 s'appelle simplement *spirite* : ce mot vaut bien l'autre et il les renferme tous les deux. Ceux qui viendront à nous, de quel point de l'horizon philosophique qu'ils viennent, recevront l'hospitalité des spirites, ils seront chez nous, et non pas nous chez eux. Nos grandes réunions internationales ne pourront ainsi être un leurre ; elles ne pourront servir de piédestal à certaines personnalités et ne seront utiles qu'à la doctrine elle-même. M. Laurent de Faget ne comprend pas qu'avec sa belle intelligence, sa perception si nette des choses, M. Bouvéry s'obstine à demander une simple union entre des doctrines par certains côtés si différentes. La Ligue de la

paix appelle-t-elle dans ses congrès la Ligue des patriotes, par exemple? Des congrès d'étudiants en médecine ou en droit feront-ils appel aux délégués du commerce ou de l'industrie? Travaillons chez nous et pour nous : nous travaillerons bien mieux ainsi pour l'humanité, que nous éclairerons par le fait spirite et la philosophie qui en découle, au lieu de nous perdre dans des querelles bysantines avec des sectaires qui ne nous comprennent pas et nous calomnient la plupart du temps. D'ailleurs, si nous voulons la Ligue universelle des spiritualistes, il faut aller de ce pas inviter à nos congrès le cardinal-archevêque de Paris. La logique l'impose.

M. Auzanneau tient à affirmer que, pendant longtemps, il a été de l'avis de M. Bouvéry sur cette question, mais que les récents événements dans lesquels M. Bouvéry lui-même a joué un rôle pour la défense du spiritisme attaqué outrageusement, l'ont décidé à repousser pour sa part, de nos congrès, les adversaires déclarés du spiritisme.

Le président demande qu'on ajoute la *Réincarnation* aux trois affirmations du programme qui sera imposé à tout adhérent au Congrès de 1894. Il parle sciemment des occultistes, qu'il a vu à l'œuvre et sur lesquels il est renseigné mieux que personne par ses nombreux correspondants.

Presque partout ils cherchent à battre en brèche le spiritisme. Il est donc naturel de les écarter de nos congrès.

Le Comité ne va pas jusqu'à rendre obligatoire la croyance à la réincarnation. Il estime que les écoles spirites anglaise et américaine, qui n'ont pas encore admis la pluralité des existences humaines, ne sauraient être exclues d'un congrès spirite. Mais le Comité, à l'unanimité de ses membres présents, sauf M. Bouvéry, adopte la proposition de M. Mongin et décide que chaque membre du Comité sera consulté individuellement sur la question d'admission ou de rejet des écoles dites spiritualistes au Congrès de 1894.

Le séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : A. Laurent de Faget.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

Chapitre XIII.

Guerre des Cévennes; les Camisards.

(1652-1705.)

(Voir la *Revue* du 1er octobre 1891.)

A toutes les époques des guerres de religion, les Cévennes ont été le théâtre de troubles plus ou moins considérables : lors de la guerre des Albigeois et des massacres de la Saint-Barthélemy; sous Louis XIII, des luttes sanglantes et prolongées eurent lieu entre les calvinistes et les catholiques, puis sous Louis XIV en 1652, une prise d'armes, connue sous le nom de la guerre des Walls, fut suscitée par le comte de Rieux qui, de son autorité privée, avait résolu d'exterminer l'hérésie dans le Vivarais. Mais ce qui donna lieu à la révolte la plus sanglante, ce fut la révocation de l'édit de Nantes, que nous racontons dans le chapitre suivant.

L'insurrection des Camisards n'est en somme qu'un épisode des *Guerres des Cévennes.*

Jusqu'ici les persécutions que nous avons vues étaient exercées par les catholiques contre les hérétiques ; maintenant nous allons voir la contre-partie, c'est-à-dire les attentats des calvinistes contre les catholiques.

Avant de poursuivre notre récit, nous devons observer que c'est bien à tort qu'on a souvent comparé la Jacquerie vendéenne à la révolte des Camisards ; cette assimilation est non seulement fausse, mais encore souverainement injuste. Sans aucune provocation, les Vendéens se soulevèrent contre la patrie au moment même où l'étranger l'envahissait de toute part. C'est là un crime sans nom, un crime de lèse-patrie sans excuse.

Les religionnaires des Cévennes se soulevèrent bien au moment où le pays était absorbé par une guerre malheureuse, c'est vrai, mais les montagnards cévenols (il ne faut pas l'oublier) étaient depuis plus de vingt ans horriblement persécutés par le grand Roy, disons mieux, traqués comme des bêtes fauves.

Précédemment, nous avons raconté une partie des traitements atroces infligés aux protestants.

Depuis près d'un quart de siècle sous le grand Roy, les religionnaires avaient subi toutes les tortures; ils étaient hors la loi, traités souvent comme on n'aurait pas osé traiter des bandits et des galériens ; aussi étaient-ils arrivés à ce moment suprême où il ne reste plus aux persécutés qu'à combattre en désespérés et à défendre chèrement leur vie. Les pauvres Cévenols en étaient arrivés depuis longtemps à ce degré de désespérance.

La situation dans laquelle ils se trouvaient a été tracée de main de maître par un homme fort paisible, par Jean-Jacques Rousseau, dans une lettre restée célèbre adressée à M. de Beaumont.

« Le seul cas, dit le philosophe Genevois, qui force un peuple ainsi dénué de chefs à prendre les armes, c'est quand, réduit au désespoir par ses persécuteurs, il ne lui reste plus de choix que dans la manière de périr. Telle fut, au commencement de ce siècle, la guerre des Camisards. Alors, on est de la force qu'un parti méprisé tire de son désespoir ; c'est ce que les persécuteurs n'ont jamais su calculer d'avance. Cependant de telles guerres coûtent tant de sang qu'ils devraient bien y songer avant de les rendre inévitables. »

Les Camisards, nous venons de le dire, étaient arrivés à ce degré de désespoir ; ils étaient donc tout à fait excusables, si les crimes peuvent jamais être excusés. Ils eurent du reste de cruels persécuteurs, l'un des plus ardents contre eux fut François de Langlade du Chayla, prieur de Laval, archiprêtre du diocèse de Mende, inspecteur-missionnaire ; c'était un homme d'environ cinquante-cinq ans au moment où nous sommes arrivés de notre étude. Il nourrissait, lui gentilhomme et prêtre, une haine atroce, féroce contre les *va-nu-pieds cévenols* ; c'était un exalté, un fanatique furieux ; de figure austère et belliqueuse, on voyait en lui le type de ces prêtres féroces de l'Église militante, de ceux précisément qui lassèrent la patience et la longanimité des Cévenols et les contraignirent à la révolte.

Ce du Chayla avait reçu de Louis XIV un château confisqué à une famille protestante, le château de Pont-de-Mont-Vert ; le *doux* abbé l'avait transformé en prison, dans laquelle il enfermait les calvinistes qu'il avait enlevés par force de leur assemblée. C'est là que ce véritable sacripan torturait ses victimes, comme nous l'apprend Court de Gébelin (1), qui nous décrit les moyens employés ; par exemple avec des pinces, il leur arrachait les poils de la barbe, les cils, les sourcils, puis il liait les doigts de leurs mains avec des cordes de coton imbibées d'huile ou de graisse qu'il faisait brûler lentement jusqu'à ce que les chairs fussent consumées jusqu'aux os. Il plaçait ces pauvres victimes dans des ceps, c'est-à-dire dans un instrument de torture composé de deux pièces de bois entre lesquelles étaient engagés les pieds, de telle sorte que le patient ne pouvait se tenir assis ni debout sans éprouver de cruelles douleurs. Voilà un homme qui agissait au nom de la morale du Christ.

(1) Histoire des troubles des Cévennes, etc., nouv. édition, 3 vol. in-12, 1726, TOME I, p. 25.

Chaque fois que ce misérable sacripan apprenait où se formait une assemblée, il y accourait à la tête de sa bande et s'emparait de nombreux calvinistes. Un jour, du Chayla apprend qu'un guide du nom de Massip, qui avait déjà dirigé de nombreux convois d'émigrants à Genève, forme une nouvelle expédition; il le fait surveiller, et au moment où la colonne se met en marche pour la Suisse, il la fait saisir, il met les hommes dans les ceps, les femmes aux filles repenties. Les parents des infortunés viennent le supplier de délivrer les prisonniers, lui offrant même une rançon, il demeure inflexible, il faut quand même des victimes à ce bourreau.

C'est alors que, désespérés, les Calvinistes se retirent au sommet d'une montagne : le *Bougès*, et que trois hommes, Pierre-Esprit Séguier, Abraham Mazel et Salomon Couderc jurent de venger leurs coreligionnaires. Ils réunissent des amis, les arment de bâtons, de hallebardes, de sabres, de fusils et de faux et se dirigent sur le château de Pont-de-Mont-Vert. Se faisant un bélier d'une poutre, ils enfoncent la porte, délivrent les prisonniers de leurs ceps, ouvrent les prisons et les cachots et crient : *mort à l'archiprêtre*; comme on ne le trouve pas, car le couard s'est caché, on met le feu au château; l'incendie se propage avec rapidité, les toitures s'effondrent; du Chayla essaie de fuir par une fenêtre au moyen de draps de lit attachés, mais il tombe et se brise une jambe. Il est reconnu aussitôt et saisi par la foule qui lui instruit son procès sur l'heure. On le condamne à mort et chacun, avant son exécution, a le droit de lui reprocher ses méfaits et de lui donner un coup; l'un pour son père qu'il a fait rouer, l'autre pour sa mère ou sa sœur qu'il a assassinées ou enfermées aux repenties, un autre pour son fils ou son frère envoyés aux galères. L'opération terminée, on trouva sur le cadavre cinquante-deux blessures; on exécuta avec lui un de ses lieutenants, un autre prêtre, un de ses cuisiniers et son receveur de dîmes.

Ce sont là des atrocités, nous l'avouons, mais à qui remonte la faute première, si ce n'est aux misérables qui, les premiers, ont attaqué leurs adversaires? ils ne sont donc pas à plaindre, ils subissent la peine du talion.

Voici, du reste, comment une contemporaine très impartiale apprécie la guerre des Camisards (1) :

« Les protestants, à qui la guerre extérieure laisse quelque relâche, n'en ont point du ressentiment qui fermente dans leurs cœurs ulcérés. Voyant Louis XIV, dont ils ne connaissent le pouvoir que par les persécutions exercées contre eux, occupé loin de ses États, ils écoutent la vengeance et

(1) Touchard-Lafosse, Chronique de l'œil de Bœuf; tome II, p. 154 et 155.

se livrent à la sédition, seule ressource des sujets auxquels les souverains refusent la justice. Ces religionnaires, sous le nom de *Camisards*, couvrent les Cévennes d'hommes en armes, tenant d'une main le pacifique évangile et plongeant de l'autre l'épée dans la gorge des catholiques. C'est ainsi que toutes les religions fondées sur les principes de concorde et de fraternité, traînent à leur suite les divisions et les cruautés. Le maréchal de Montrével, malgré beaucoup de soins et de prudence que suivirent des exemples et de sévères châtiments, n'a pu calmer les troubles des Cévennes. »

Nous ne décrirons pas d'autres scènes aussi sauvages, il faut lire dans Louvreleuil (1) toutes les atrocités commises par les Camisards; mais, pour rendre hommage à la vérité, il faut ajouter que cet auteur catholique s'est plu à charger le tableau des cruautés dont il nous a conservé la mémoire. Louvreleuil était prêtre de la doctrine chrétienne, ci-devant curé de Saint-Germain de Colberte, il faut donc se méfier un peu de son impartialité.

Terminons ce chapitre en donnant l'origine de ce terme, *Camisard*, qui a été fort discutée. — On désignait ainsi les religionnaires, parce qu'ils portaient au-dessus de leurs vêtements une grande blouse blanche, une sorte de chemise, en patois cévenol *una camisa*, d'où le terme *Camisards*.

D'après Court, ce même terme proviendrait du mot *camisade*, qui signifie attaque nocturne donnée aux ennemis quand ils sont en chemise (2); quant à Louvreleuil (3), il nous dit qu'on nommait les religionnaires *Camisards* pour trois raisons : la première, parce qu'au commencement de leur rébellion qui arriva pendant les grandes chaleurs de l'été, ils portaient tous une grande casaque de toile (*una camisa de tele*); la seconde, parce qu'ils faisaient ordinairement leur expédition de nuit, ce qui se nomme en terme de guerre *donner la camisarde* (*sic*); la troisième, parce qu'ils occupaient les grands chemins, en langue vulgaire, en patois, *li camis*.

En définitive, dans cette guerre des Camisards, il se commit de part et d'autre des atrocités, mais ajoutons que les cruautés des Camisards furent moindres et de plus courte durée que celles commises par les catholiques; le chapitre suivant prouvera largement ce que nous venons d'avancer.

(*A suivre.*) J. Marcus de Vèze.

(1) *L'obstination confondue.* On peut lire également l'Histoire des Camisards de Eugène Bonnemère, œuvre tout à fait impartiale.

(2) Court, I, p. 191.

(3) Tome III, p. 221.

FAITS SPIRITES A NAPLES

Ce n'est pas seulement à Paris que les invisibles attirent l'attention sur eux, ils se livrent, dans d'autres localités, à leurs fastidieuses fredaines.

D'un bout à l'autre de notre globe on ne s'entretient que de leurs malicieux exploits ; personne n'est à l'abri de leurs taquineries, ils ne tiennent compte ni du rang, ni de la position sociale, ils recrutent des victimes dans tous les rangs de la société, et la toge austère du magistrat n'est pas un préservatif contre leurs atteintes, ainsi que le prouve surabondamment l'article suivant extrait du journal italien : *Il Vessillio spiritista* qui se publie à Vercelli, en Piémont. Je traduis textuellement cette importante et intéressante communication due à M. Augustin Bernaba, pharmacien à Naples, ami des victimes et à M. le chevalier Ercole Chiaia, homme dévoué aux progrès de la science et qui a fait sur le spiritisme des expériences qui ont eu un si énorme retentissement.

« Le 24 juin dernier, vers la brume, M. Benaglia, juge à Naples, prenait le frais avec sa femme sur la terrasse de sa maison quand tout à coup il se vit assailli par une grêle de pierres qui l'obligèrent de rentrer dans son appartement avec Mme Benaglia, sans avoir pu découvrir qui lançait ces pierres, ni d'où elles venaient.

« Cette dangereuse plaisanterie persista pendant plusieurs jours consécutifs sans qu'on put en connaître l'auteur. Les pierres ayant pénétré dans l'intérieur de l'appartement, on ramassa un jour un gros caillou du poids de 1 kilogramme qui, après être entré dans la chambre alla briser la vitre d'une porte intérieure. M. Benaglia pensa que ce divertissement d'un goût plus que douteux avait pour auteurs des personnes du voisinage, qui lui étaient inconnues et fit sa déposition entre les mains du chef de police, auquel il présenta le phénoménal caillou qui pesait 1 kilogramme ; le chef de la police pour découvrir les coupables et faire cesser cette sotte espièglerie fit placer des gardes sur la terrasse qui en était le principal théâtre.

« Les gardes restèrent en observation pendant plusieurs jours sans réussir à rien découvrir, et finirent par servir eux-mêmes de cibles au mystérieux dilettanti qui s'amusait à lancer ces redoutables projectiles. Les gardes toujours assaillis et ne pouvant pincer le coupable cessèrent de persévérer dans une surveillance inutile dont l'unique résultat fut de constater que les projectiles consistaient en plâtras, fragments de briques et cailloux de la rue.

« Mme Benaglia eut un jour affaire sur la terrasse ; à peine y eut-elle mis le pied qu'elle fut obligée de rentrer bien vite à cause des pierres qui lui

étaient lancées, et pour empêcher qu'elles ne pénétrassent dans l'appartement, elle ordonna à sa domestique, une jeune fille de 11 à 12 ans, de fermer les persiennes ; Mme Benaglia n'avait pas fait deux pas dans sa chambre, qu'elle vit tomber perpendiculairement du plafond une pierre sur son épaule, pierre qui se montra tout à fait inoffensive et ne lui fit sentir aucun mal.

« M. Benaglia reçut un jour la visite d'un de ses amis, M. Grimaldi, employé supérieur du chemin de fer. Pendant qu'ils causaient ensemble au salon, les pierres se mirent à tomber à leurs pieds sans les toucher. A ce propos, M. Benaglia raconta à M. Grimaldi les étranges phénomènes qui se manifestaient dans sa maison ; la petite servante vint à passer en ce moment à travers le salon, et tout aussitôt, il se mit à tomber une telle pluie de pierres que M. Grimaldi effrayé prit congé à l'instant.

« Une autre fois tandis que M. Benaglia et sa femme dînaient ensemble ils virent tomber sur la table une grande quantité de morceaux de charbon et d'os enveloppés dans du papier à lettre et des journaux. Le matin même Mme Beneglia avait remarqué ces papiers dans sa chambre et en avait fait une masse qu'elle avait jetée dans la cuisine. Elle reconnut, dans les papiers qui enveloppaient les morceaux de charbon, et les os, ceux qu'elle avait trouvés dans sa chambre. La petite servante nettoya les assiettes et les replaça dans le buffet, mais dans le buffet même il tomba une nouvelle pluie de charbons.

« Dans l'intérieur du plafond on entendait des bruits semblables à ceux produits par des objets pesants qu'on traînerait ou qu'on ferait tomber.

« Ces faits avaient causé une telle épouvante à Mme Benaglia qu'elle prit la résolution d'avoir toute la nuit une lampe allumée près de son lit.

« Une nuit, les deux époux en se réveillant virent la lampe éteinte ; M. Beneglia sauta du lit pour la rallumer et, tout à coup, apparut sur le plafond et dans la direction du lit un globe rouge lumineux, au milieu d'une bande également lumineuse qui s'étendait d'un bout à l'autre du plafond ; un peu plus loin, et en face du premier, apparut un autre globe lumineux, mais dont les rayons se projetaient jusque sur les murs de la chambre. Ces deux globes et leurs bandes changeaient leur lumière rouge en lumière blanche, et réciproquement, la lumière blanche en lumière rouge. Cette continuelle alternative de lumière blanche et de lumière rouge dura environ une heure et demie, à la grande terreur de Mme Benaglia.

« M. Benaglia en racontant cette étrange scène nous disait qu'il croyait assister à un spectacle de feux de Bengale et d'étincelles électriques.

« A la suite de cette terrible nuit qui l'avait frappée d'épouvante,

Mme Benaglia ne voulut plus rester dans cette maison, qu'elle quitta sur le champ avec son mari.

« Comme le mari et la femme avaient remarqué qu'il ne se passait rien d'anormal quand la petite servante était hors de la maison, ils lui donnèrent congé et revinrent à leur ancien domicile.

« La petite servante, qui avait nom Filomena Ciaburri, avait chez la blanchisseuse le peu de linge qu'elle possédait; Mme Benaglia lui donna rendez-vous le samedi suivant, à l'heure où la blanchisseuse avait l'habitude de rapporter le linge qu'on lui donnait à blanchir.

« Comme c'était convenu, la petite Filoména ne manqua pas de venir le samedi chez son ancienne maîtresse, au moment où celle-ci venait de recevoir son linge; Mme Benaglia dit à Filomena de prendre ce qui lui appartenait.

« En faisant la revue du linge, suivant l'ordre qui venait de lui être donné, elle le trouva tout haché comme si on s'était servi d'un rasoir, et Mme Benaglia craignant le même sort pour le reste de son linge, s'il passait par les mains de la petite fille, lui ordonna de s'éloigner de la corbeille qui le contenait, et la renvoya sur-le-champ ».

Remarques : Telle est la communication de MM. Ercole Chiaia, et Augustin Bernaba; ils n'ont pas hésité à la signer.

Maintenant, quel rôle joue la petite servante, Filomena Ciaburri, dans tous ces faits aussi étranges que désagréables? Est-ce simplement une petite rusée, une petite espiègle très délurée, très adroite, qui veut se divertir aux dépens de ses maîtres? ou bien un médium insconscient qui ignore la singulière faculté qu'il possède? J'incline à croire que l'auteur de tous ces tours est un être invisible qui s'est emparé de la force psychique qu'à son insu, bien à son insu la pauvre enfant a en surabondance, et que, grâce à cette force psychique dont il sait habilement se servir, l'être invisible a produit tous ces faits qui ont terrifié Mme Benaglia et étonné son mari. Est-il même bien sûr que la petite Filomena ait prêté à une intelligence occulte et taquine, de la force psychique qu'elle ne possède peut-être pas? Le vrai coupable ne pourrait-il pas être Mme Benaglia elle-même, tout à fait ignorante de son pouvoir occulte, dû à la force psychique qu'elle a en excès? N'aurait-elle pas sans en avoir le moindre soupçon fourni à un esprit invisible et taquin des armes contre elle-même? Le fait n'est pas nouveau; on a vu des gens doués à leur insu, sans qu'ils s'en doutent, d'une somme énorme de fluide vital, de force psychique, qui maniée par des intelligences invisibles, produit des effets étranges et leur cause à eux-mêmes des épouvantes continuelles.

HORACE PELLETIER.
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie.

TABLES PARLANTES POSSÉDÉES DU DÉMON

Il y en a qui voient Dieu partout, d'autres qui ne le rencontrent nulle part ; de même il y en a qui voient des esprits partout et d'autres qui les nient radicalement. Il en est encore de même des démons que M. de Mirville sent sous ses doigts, sitôt qu'il voit une table se mouvoir ; un de mes amis prétendait que c'était l'*esprit de bois* qui, seul, faisait agir les tables. M. l'abbé Méric a, lui aussi, rencontré le diable et sa fourche dans des séances de tables parlantes, véritablement il y met tout le bon vouloir désirable, car c'est sur de bien maigres apparences qu'il fonde sa théorie démoniaque.

Ainsi dans une séance à laquelle il assistait avec d'autres prélats, une table, très docile jusqu'alors, se montra récalcitrante, lors de l'entrée dans la salle d'une comtesse de..., le meuble se remuait alors comme s'il avait des coliques et refusait de répondre aux questions qu'on lui adressait.

Mme la comtesse de... ; s'étant retirée, le meuble reprit ses esprits et répondit que son mutisme et son agitation étaient motivés par la présence *d'un morceau de la vraie croix* dans le médaillon de cette dame.

Il fut décidé aussitôt que le démon était présent et la séance fut levée.

C'était aller vite en besogne! et ces expérimenteurs ont manqué une belle occasion de faire une expérience scientifique sur l'influence d'une parcelle de la vraie croix sur le démon.

Quoi, voilà un démon imbécile qui a eu la sagacité de savoir, du diable où il était, qu'on allait essayer du phénomène en ce lieu et qui n'a pas eu l'idée de s'en aller quand cette comtesse est entrée, au lieu de rester là comme un niais à se tordre sous l'influence de la parcelle ! il n'avait pas vu avant l'entrée de cette dame, qu'elle possédait cet échantillon dans ce médaillon ! C'est assez contradictoire. Ou bien il faut en conclure que le démon ne ressent l'influence de la croix qu'à 3 mètres 50 de distance?

Il n'y avait donc plus pour résoudre cet intéressant problème qu'à tendre un fil sur lequel on eût accroché la parcelle et à la reculer jusqu'à ce que le démon soit calmé. Peut-être aussi y a-t-il là une question de masse et conviendrait-il de comparer les effets aux poids de plusieurs parcelles de la vraie croix. De plus on aurait un moyen infaillible de distinguer les parcelles authentiques des parcelles truquées.

Cependant ces mouvements endiablés pouvaient s'interpréter de bien des façons et ces messieurs n'ont guère été charitables de s'arrêter à leur première impulsion. Cet esprit a peut être manifesté sa joie délirante de se trouver proche voisin de la dite parcelle, cela lui coupait la parole.

Peut-être fut-il ému en présence de ce souvenir du supplice de Jésus, et, fervent catholique, a-t-il voulu manifester ses sentiments, à moins qu'il ne se soit esclaffé sur la naïveté de cette noble dame qui s'imaginait avoir une parcelle authentique.

Ou encore est-ce une influence du bois sur l'esprit de bois de la table.

De la table, le démon s'est emparé de l'esprit de M. Elie Meric, car il discute sérieusement, dans son ouvrage, le point de savoir quel est le supplice qui doit être infligé aux damnés, et après un consciencieux examen il conclut à *la soif*, en raison de ce que la soif paraît être le tourment qui, sur terre, affecte le plus les suppliciés. Véritablement, il faut être possédé du diable pour enfanter de pareilles élucubrations!

Mais voici que M. le curé Almignana soutient que le diable est étranger à tous ces phénomènes; il a une étrange manière de le démontrer.

Si c'est le diable, s'est-il dit, il parle toutes les langues, je le prie donc de me faire écrire en canaque, langue que j'ignore, or il ne peut me faire écrire en canaque, j'ai donc prouvé scientifiquement que ce n'est pas le démon qui conduit mon crayon!

C'est de la même manière que le docteur Philip Davis (lisez L. Jacolliot) prouve scientifiquement qu'il n'y a pas d'esprits.

M. Almignana n'a pas douté un seul instant de la bonne foi de l'esprit, encore qu'il serait le diable en personne, et que, sachant en réalité toutes les langues, le démon pouvait jouer l'ignorant pour dissimuler sa qualité satanique.

Les preuves de M. Almignana, contre le démon, ne sont pas plus efficaces que celles de M. Élie Méric ou de M. de Mirville en sa faveur, Mais il est remarquable que de quelque façon que ces messieurs nous présentent le démon, on nous en fait un imbécile!

L'esprit malin saisit de loin la pensée et les désirs des opérateurs; il accourt, puis voici ces messieurs qui, soupçonnant sa présence, chuchotent, se font des clignements d'yeux, se concertent, pour le prendre dans des pièges, comme si c'étaient eux qui lui étaient cachés et lui qui leur soit visible! C'est adorable de naïveté et le diable doit en rire à se tordre, aussi n'est-il pas étonnant s'il accourt au premier appel. H. G.

PHÉNOMÈNE DE LÉVITATION

Le phénomène de lévitation consiste dans la suspension, dans l'air, de corps plus ou moins lourds, tables, personnes, objets quelconques, sans aucun soutien connu. Ce fait a été constaté par tant de savants déjà, qu'il serait puéril d'en contester la réalité.

Mais il a été impossible de l'expliquer jusqu'alors; nous n'avons rien en physique qui se rapproche de ce phénomène, dans lequel l'attraction semble, non pas combattue, mais suspendue momentanément; au point de vue de la science, il y a là un fait de premier ordre à étudier, car, jusqu'alors, l'attraction, d'après la science, n'avait pas d'antidote.

L'attraction n'a jamais été expliquée dans son fonctionnement intime, elle semble se manifester indépendamment du temps et de la distance, c'est-à-dire que si l'on suppose deux masses instantanément créées dans l'espace, à des distances aussi grandes que l'on voudra, les influences réciproques des deux masses se feraient sentir *sans délai*, sauf qu'elles varieraient selon la distance et les masses ; c'est du moins ce qui semble résulter des tentatives faites par Laplace pour déterminer la vitesse de propagation de l'influence attractive. En outre, l'attraction paraît être indépendante des masses, en ce sens, que si l'on suppose deux boulets, placés aux antipodes l'un de l'autre, sur le globe terrestre, leurs influences réciproques sont indépendantes de ce globe et telles que s'il n'existait pas ; c'est-à-dire que la matière n'occulte pas l'influence attractive entre deux masses, quelle que soit la quantité de matière interposée entre elles. C'est de ces principes qu'est tirée la loi de Newton qui prend la forme $\frac{m \times m'}{d^2}$, comme expression de l'attraction entre deux masses m et m'. C'est l'expression la plus simple qu'il soit possible d'imaginer.

Elle conduit à ceci : qu'une sphère homogène ou composée de zones sphériques homogènes variant de densité entre elles, pleine ou creuse, attire une masse placée à sa surface, ou en des points éloignés de la surface, de la même manière que si toute la sphère était concentrée en un point qui est le centre de la sphère, et que, pour une sphère à densité uniforme, la plus forte attraction est à la surface.

L'attraction a pour conséquence un *effort* ou *pesanteur* qui tend constamment à rapprocher les masses l'une de l'autre. Un boulet est donc sollicité par la terre et la terre est sollicitée par le boulet; l'effort est de 1 kilogramme sur une masse d'eau de 1 décimètre cube placée à la surface de la terre.

Examinons à présent dans quelles conditions l'attraction est combattue dans les cas connus. Si nous suspendons le boulet à une ficelle accrochée au plafond d'un édifice, nous opposons, à l'effort résultant de l'attraction, la résistance du fil à la rupture; nous empêchons l'effet appelé *chute* de s'accomplir, mais nous n'annihilons pas l'attraction pour autant, le tirage sur le fil en fait preuve. Nous pouvons encore combattre l'attraction par la force musculaire, en soutenant le boulet à bras tendu.

Nous pouvons projeter de bas en haut un courant fluide, gazeux ou

liquide, comme dans le cas du jet d'eau qui supporte une sphère abandonnée dans le jet ; mais, dans tous les cas, il n'y a, en réalité qu'une force opposée à une autre force et l'attraction ne cesse pas d'être en pleine activité.

Prenons maintenant le cas d'un aimant qui attire de bas en haut une petite boule métallique ; nous opposons ici une attraction à une attraction, mais l'une ne détruit pas l'autre, la terre agit sans arrêt sur la boule, et il est vérifiable que la boule se précipite vers l'aimant en mouvement accéléré, constituant une véritable chute ; nous n'avons pas de cas où l'aimant maintiendrait la boule *flottante* entre lui et le globe terrestre. Il n'y a donc aucune analogie entre le phénomène de lévitation et celui que je viens d'indiquer, car dans la lévitation le corps flotte. Dans tous les cas cités, il est visible que l'attraction n'est pas annihilée, mais seulement combattue ; tandis que dans le phénomène de lévitation le phénomène est tel que si l'attraction même était annihilée.

Il y a pourtant deux cas, dans les phénomènes observables, où l'attraction semble annihilée. Le premier est la suspension de la grêle pendant de longues durées ; le second est relatif au planement de certains oiseaux, et j'ai essayé de les rattacher aux phénomènes de lévitation. (Les lecteurs voudront bien ne considérer ce qui suit que comme une hypothèse, je n'y apporte aucune prétention.)

J'ai fait remarquer que, d'après la loi de Newton, la matière n'intercepte pas l'influence attractive entre deux masses séparées par une autre masse ; cela est peut-être vrai pour la matière aux trois états : solides, liquides, gaz. Mais n'existerait-il pas certains fluides qui auraient la propriété de constituer une barrière à l'influence attractive, sur les masses qui en seraient couvertes comme d'un enduit imperméable ou qui en seraient imprégnées ?

Considérons le cas de la grêle ; lors de certains orages on voit des nuages rouges appelés *nuages de grêle*, desquels s'échappe un bruit rauque et continu, pendant une durée qui atteint parfois trois quarts d'heure ; nuages desquels il ne tombe de pluie que lorsque la chute des grêlons commence. Plus la durée précitée est longue, plus gros sont les grêlons, et ils atteignent parfois le poids de 4 ou 500 grammes. Le grêlon doit se former à sec, c'est-à-dire que les vapeurs qui l'alimentent doivent passer à l'état de glace sans passer à l'état d'eau intermédiaire ; conjointement à cet effet, il doit se produire une sorte de saturation électrique, soit dans la masse, soit sur la surface, qui a la propriété *supposée* de soustraire les masses à l'influence attractive ; les grêlons obéissent alors facilement, malgré leur grosseur, aux

effets attractifs et répulsifs des nuages entre eux, d'où des heurts perpétuels qui produisent le bruit rauque que l'on perçoit. Mais, que pour une cause ou une autre, variation de température, vibration due au tonnerre, etc., les nuages viennent à donner de l'eau, les grêlons mouillés sont débarrassés de leur nappe protectrice et la chute commence aussitôt. On s'expliquerait alors pourquoi des détonations d'artillerie, ou des sonneries de cloche, auraient la propriété d'empêcher la formation de ces gros grêlons, en provoquant une condensation qui en hâterait la précipitation avant qu'ils ne soient parvenus à un gros volume. (La grêle ordinaire peut être due à la congélation de gouttes, pendant la chute, et ne rentrerait pas dans le cas que j'indique. Il est impossible que dans la durée de la chute un grêlon puisse atteindre aux dimensions dont j'ai parlé.)

Je passe maintenant au cas des oiseaux. Tous les observateurs ont remarqué la propriété qu'ont les planeurs, d'évoluer dans le vent dans tous les sens, sans donner un seul battement d'aile, pendant de longues durées.

Cette affirmation constitue un paradoxe devant les lois de la mécanique, elle ne trouve pas plus de crédit devant la science officielle que n'en ont trouvé, il y a quinze ans, les phénomènes spirites.

J'ai, pour ma part, observé, pendant de longues années, le vol des oiseaux et j'ai dû me rendre aux assertions de Mouillard, Desterno, de La Landelle et autres. Je citerai un seul cas sur peut-être mille que j'ai constatés : aux environs de Tunis est un lac et une vaste plaine, donnant un espace plan de près de 20 kilomètres. En compagnie d'un ami nous vîmes, en ces lieux, un aigle s'élever à 30 mètres de nous, à coups d'ailes puissants et lourds ; parvenu à 40 mètres de hauteur, il cessa de ramer ; le vent soufflait du nord, régulier ; la plaine et le lac étaient au sud par rapport à nous ; l'animal décrivit quelques évolutions, se tenant aussi plan qu'une feuille de carton, toujours montant ; puis, tout à coup, à partir de 80 mètres de hauteur environ, il se dirigea en ligne droite au sud, montant en rampe forte et régulière ; nous le voyions en queue parfaitement projeté sur le ciel en son envergure, le moindre mouvement des ailes eût été perçu, vu ses dimensions ; il se perdit, après cinq minutes, dans l'azur et au loin.

L'animal se comportait absolument comme l'eût fait un ballon du Louvre, ayant force ascensionnelle et emporté par le vent. Or, cet effet est impossible pour quiconque est versé quelque peu dans la physique et la mécanique ; rien, dans la science actuelle ne peut l'expliquer et l'essai que je vais en faire n'est qu'empirique. Supposons qu'en raison de la non conductibilité des plumes pour l'électricité, les surfaces de l'animal, isolé dans le milieu, puissent, par le frottement de l'air, se charger d'une nappe élec-

trique ou se saturer, si l'on veut; il se trouve, au bout d'un certain temps, isolé par rapport à l'influence attractive, c'est à-dire dans les conditions du grêlon, et alors les conditions d'équilibre dynamique changent du tout au tout.

Dans l'air calme ces effets ne se réalisent pas; mais il est remarquable déjà que l'air calme est loin de renfermer le degré de saturation électrique de l'air en mouvement, et que l'air est d'autant plus saturé qu'on s'élève davantage dans l'atmosphère, ces deux données corroborent déjà ma supposition, elles ont été vérifiées.

En outre, il est remarquable que si l'on humecte légèrement le plumage d'un oiseau, son vol devient des plus difficiles et correspond alors assez bien aux résultats du calcul, déduit des lois mécaniques, sur la résistance de l'air; alors qu'on arrive à des résultats absolument disparates quand on veut soumettre au calcul la dépense mécanique d'un volateur animé en raison des vitesses combinées, des surfaces et des masses, dans les cas où l'animal est dans ses conditions ordinaires. L'eau, en se vaporisant, emporterait (d'après mon hypothèse) la couche électrique et l'attraction agirait avec son maximum d'intensité sur l'animal.

Certains météores pesants, qui ont traversé l'atmosphère, se sont conduits aussi d'une manière baroque, déviée des lois de la mécanique; décrivant des orbes et des courbes dans le plan horizontal, inconciliables avec leurs vitesses. Tel un météore de grande dimension qu'on vit à Alger il y a quelques années.

Jules Verne laisse soupçonner quelque anomalie de ce genre, quand il fait passer son boulet derrière la lune avec une lenteur excessive.

Il semble donc, à priori, qu'il y a des cas, dans la nature, où l'influence attractive peut être, non pas équilibrée, mais annihilée; comme si l'influx inconnu, qui relie chaque molécule d'un grave au globe terrestre, cessait de fonctionner, et à cet égard les phénomènes de lévitation, dans les expériences psychiques devraient attirer l'attention des savants, car ils ouvrent un horizon tout nouveau sur les lois qui relient les mondes entre eux.

Soit que le corps qui s'élève est saturé d'un fluide dans toute sa masse, ou recouvert d'une nappe enveloppe protectrice, ou que l'influence psychique du médium ait pour effet, par une sorte de magnétisme, d'empêcher l'action du lien secret qui relie chaque molécule de la masse suspendue au globe terrestre, le fait n'en est pas moins extraordinaire, et il serait très curieux de découvrir que la matière peut être soumise, — en sa fonction fondamentale, *la propriété d'attirer*, — au caprice de la volonté.

Car nous pourrions en déduire que si la volonté a pouvoir de maîtriser

les influences moléculaires, ainsi que tendent à le prouver les *matérialisations* et *démolécularisations*, l'attraction peut être le résultat d'une volonté agissant par un fluide (?). L'esprit régirait donc la matière (?); ou bien, selon des auteurs anciens, la matière ne serait qu'une forme de l'esprit (?).

Home dit que dans ses enlèvements, il ne se sentait pas plus soutenu par un point du corps plutôt que par un autre, mais qu'il sentait parfois comme un influx s'échapper de ses pieds. Mais on ne saurait assimiler la suspension d'une masse de 75 kilos (ce que pouvait peser ce médium) à un effet de recul dû à l'échappement d'un fluide; car déjà, si l'on employait un courant d'air ascensionnel pour supporter un homme, il faudrait une vitesse de projection énorme et l'homme, ainsi soutenu, sentirait la *pression* qui en résulterait, pression égale à son poids, et plus le fluide est subtil, plus la vitesse doit être considérable et la dépense mécanique également.

Supposons une machine lançant de bas en haut une colonne d'eau frappant les pieds d'un homme de 75 kilos et avec assez de vitesse pour le soutenir, on trouve que la vitesse de projection, si on admet 5 décimètres carrés de surface doit être de 5 m. 50, ce qui représente un travail mécanique théorique de 412 kilogrammètres ou 5 chevaux et demi. Si nous supposons qu'il s'agit d'une colonne d'air, la vitesse doit atteindre 160 mètres, ce qui représente un travail de 12.000 kilogrammètres. Plus le jet fluide supposé sera subtil et plus grande sera l'énergie mécanique à dépenser.

Or, il est manifeste qu'une semblable dépense d'énergie ne saurait avoir sa source dans l'énergie accumulée dans le médium ou les assistants et que la fonction ne consiste pas à opposer une énergie à l'énergie attractive.

Quand on veut empêcher une chute d'eau en colonne d'agir sur un moteur, on dispose de deux moyens, l'un qui nécessite une force considérable, résister au moteur; l'autre qui consiste à former une valve qui permet ou non l'écoulement de l'eau, ce qui se fait sans effort appréciable comparativement au premier moyen.

Il se peut donc, qu'à l'instar de l'exemple précédent, il suffise d'une force insignifiante pour faire cesser l'influence attractive, pourvu qu'on dispose d'un moyen propice, alors qu'il faut des forces considérables pour lui faire opposition quand elle est en activité.

On peut encore former une autre hypothèse : si l'attraction est le résultat d'une propriété vitale de la matière, animique si l'on veut, cette manifestation serait alors physiologique. Ce serait la manifestation première des êtres organisés au plus bas degré. Dans ce cas elle serait de même nature que l'influence magnétique qu'exercent entre eux les êtres organisés supérieurement et soumise à l'influence de ces derniers. On magnétiserait donc

les molécules d'un grave, comme on magnétise un individu, et on les obligerait ainsi à modifier leurs influences magnétiques avec le globe terrestre dans les cas de lévitation, entre elles et dans une même masse dans les phénomènes de matérialisation, démolécularisation, etc. Ce qui conduirait à ceci : que le physiologique ou l'animique se soudent au physique d'un bout à l'autre de l'échelle des êtres, et que, depuis l'atome jusqu'à l'infini, tout l'univers est composé d'êtres organisés animiquement.

Je ne me suis pas occupé, dans cet essai, du point de savoir si l'intervention de forces occultes intelligentes est indispensable à l'accomplissement du phénomène de lévitation, ou si, comme l'ont prétendu quelques auteurs, le médium est suffisant à lui seul pour le produire; je n'ai examiné que le côté physique du phénomène; à cet égard, qu'il émane du médium seul, ou de forces occultes, ou des deux réunis, la question reste telle et le phénomène démontre d'étranges propriétés de la part de l'homme ou des intelligences occultes. Cependant, dans les phénomènes de la nature dont j'ai parlé, il n'y a pas lieu de faire intervenir d'autres causes que des causes purement matérielles.

H. Goupil, *ingénieur*.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Tiré de l'*Eclaireur de l'Est*, à Reims :

Décidément nous sommes forcé de devenir spirite. Dans notre dernière Chronique, nos lecteurs ont pu remarquer quelques tendances à approuver et même à nous laisser séduire par la philosophie d'Allan Kardec.

Les fervents de la nouvelle morale ont sans doute cru voir en nous un néophyte qui n'était pas trop à dédaigner, malgré le peu de poids que peut avoir, dans la balance des opinions, notre appréciation personnelle.

Aussi nous ont-ils fait l'honneur de nous envoyer deux nouveaux volumes qui viennent de paraître il y a quelques jours, volumes dans lesquels sont traitées toutes les questions et tous les points de vue de la philosophie spirite.

Dans l'un d'eux, *Après la mort* (librairie des Sciences psychologiques), (1) l'auteur, M. Léon Denis, expose les théories du spiritisme au point de vue moral et au point de vue scientifique.

Dans une première partie, traitée d'ailleurs avec une logique nette et serrée, M. Léon Denis montre le spiritualisme expérimental comme ayant été connu par les prêtres et par les initiés de toutes les religions anciennes.

(1) 1, rue Chabanais, Paris.

Les prêtres d'Isis, en Egypte, de Krishna, dans l'Inde, de Jupiter, en Grèce, de Teutatès et d'Odin en Gaule et en Scandinavie, conservaient au fond des temples, dans les mystérieux méandres des souterrains de Memphis, dans les pagodes, dans les cryptes sacrées, dans les antres des sybilles, dans les forêts de chêne d'Armorique, autour des dolmens et des menhirs, les éléments de la doctrine cachée soigneusement aux yeux du vulgaire.

Jésus-Christ lui-même et les premiers apôtres connurent et eurent souvent recours aux éléments de la science des initiés pour accomplir leurs miracles et frapper l'esprit du vulgaire.

Jésus était un initié de la secte des Esséniens qui conservaient, dans la retraite, la tradition des prophètes et des grands prêtres. Les colonies de cette tribu, établie sur les bords de la mer Morte, s'étendaient jusque dans la vallée du Nil.

C'est là, parmi eux, que Jésus passe les années qui précèdent son apostolat, années qui restent obscures pour l'histoire et dont aucun évangile ne parle.

M. Léon Denis développe ensuite, dans un style entraînant, les bases et les éléments divers de la doctrine spirite et montre ainsi tous les rapports qui existent entre elle et les différentes religions, principalement avec le christianisme et le bouddhisme de l'Inde.

Il va même jusqu'à dire et presque prouver, en se basant sur l'analogie qui existe entre la *trimourti* des Indous et la trinité chrétienne, que la doctrine de Jésus-Christ ne serait qu'une adaptation de la religion de Krishna aux mœurs de l'Occident.

Nous ne sommes pas assez fort en théologie pour donner notre opinion personnelle là-dessus. Mais il faut avouer qu'à première vue, il semble y avoir beaucoup de points de contact entre les deux doctrines.

En somme, le livre de M. Léon Denis est un volume intéressant à tous les points de vue. Mais nous le recommandons spécialement aux curieux, aux amateurs du nouveau, aux chercheurs de l'inconnu et de l'infini.

Le second volume, dont l'auteur est M. Louis Gardy, est intitulé : *Cherchons!* (même libraire que le précédent).

M. Louis Gardy, fervent adepte du spiritisme, ne cherche pas, comme M. Léon Denis, à prouver l'existence latente de la doctrine d'Allan Kardec dans les mystères et dans les initiations des religions passées.

Il place seulement devant les yeux du lecteur les faits acquits par les expériences actuelles. Aux savants qui raillent, il oppose les savants qui croient et demande aux incrédules d'expliquer d'une façon vraiment rationnelle, probante et vraiment sérieuse, les phénomènes obtenus par la médiumnité

des sujets, par l'hypnotisme, par les tables tournantes, par les manifestations spontanées des esprits, etc. Comment aussi expliquer scientifiquement les pressentiments, les cas de double vue, les apparitions, les fantômes, les hallucinations?

Mais quittons vite le spiritisme car si nous continuons sur ce ton, de simple chroniqueur que nous sommes, nous pourrions devenir apôtre de la nouvelle religion.

Si nous analysions un peu de roman pour nous distraire de la suggestion des esprits frappeurs, des derviches tourneurs et des fakirs rêveurs?

Justement nous avons là sous la main, un volume à 3 fr. 50, couverture jaune, mine souriante, dont le titre : *Une heure d'oubli*, est plein de sous-entendus et de promesses alléchantes.

L'auteur, M. Paul Grendel, qui n'en est pas à son premier volume, publie celui-ci chez Gaujac et Tallandier à Lille.

C'est de la décentralisation littéraire et comme nous en sommes grand partisan, nous ouvrons le livre avec bonne grâce et surtout avec intérêt.

Horreur! à peine avons-nous lu deux ou trois chapitres que nous retombons dans le thème précédent. De Charybde en Scylla! Décidément, c'est de la persécution! Il doit y avoir quelque esprit malin là-dessous!

Spiritisme! *Spiritism for ever!* Notre article doit changer de titre : ce n'est plus une chronique, c'est une revue spirite que nous écrivons, quelque chose comme une concurrente de la *Pensée des morts*.

Oh! M. Grendel, comme c'est mal de jeter de temps en temps une réclame spirite au milieu de ces belles pages! Vous désirez une appréciation? Eh bien! en voilà une. Le livre est beau, le style est bon, la poésie du sujet va même parfois jusqu'à mouiller les yeux; il y a là-dedans de l'âme, beaucoup d'âme et surtout beaucoup d'amour, de cet amour frais et suave que nous aimons et que nous rencontrons si rarement.

Nous y voyons des silhouettes de femmes comme il y en a tant dans la vie et des profils d'amoureuses comme on en voit guère. Il y a de la passion, de l'intérêt, du drame vécu, senti et bien rendu surtout. Il y a du coloris, des tons chauds qui attirent l'œil : c'est de la bonne peinture; mais hélas!... sur cette bonne peinture, un barbouilleur d'affiche a collé de petits carrés de papier couverts de réclames. Jugez donc du bon effet que cela produit dans un salon!...

C'est ce qui nous est arrivé en lisant *Une heure d'oubli*. Au milieu de ce drame d'amour intime, tout vibrant d'émotions et de passions humaines, on rencontre de temps en temps une « tartine » qui cherche à faire ressortir la valeur du spiritisme.

Eh bien ! cela laisse dans l'esprit une mauvaise impression qui fait tache sur la poésie du style.

Faites-nous encore des romans, M. Grendel. Mais, de grâce, n'y mêlez plus le « Prenez mon ours » des spirites. De la psychologie si vous voulez, mais non du prosélytisme! (Même librairie, 1, rue Chabanais, Paris.

L. Duquénois.

LES GRANDS MYSTÈRES. ANALYSE

M. Eugène Nus, le publiciste bien connu, collaborateur de M. Victorien Sardou, écrivain essentiellement spiritualiste, est l'auteur de plusieurs ouvrages qui intéressent directement nos croyances. Parmi ces ouvrages citons : « Choses de l'autre monde », « Nos bêtises », Les dogmes nouveaux ».

J'ai eu l'honneur d'analyser déjà devant vous « Choses de l'autre monde », l'auteur y traite directement la question des faits spirites observés et étudiés attentivement par lui dès l'année 1852. Il a constaté ainsi l'existence réelle de ce que l'on appelle bien à tort le phénomène, et y décrit les différents moyens bien connus chez la plupart des peuples actuels et anciens, de se mettre en rapport direct avec des intelligences invisibles pour nous dans l'état normal ; elles habitent l'atmosphère terrestre, vivent d'une vie spéciale à côté de nous, nous coudoient pour ainsi dire et nous font agir bien souvent au mieux ou au pire de certains de nos intérêts, selon leur qualité supérieure ou inférieure comme intelligence acquise, bonne ou mauvaise selon le degré de leur propre état d'avancement moral.

Une dédicace très spirituellement écrite se trouve en tête de « Choses de « l'autre monde » et donne une juste idée des opinions et des conclusions de l'auteur. Je vous ai rappelé, dans une réunion précédente, quelques chapitres de ce remarquable ouvrage en vous lisant certains passages. Aujourd'hui, j'aborde l'analyse des « Grands mystères ».

Après avoir apprécié précédemment le chercheur désintéressé et impartial, nous raisonnerons aujourd'hui le penseur et le philosophe ; et ainsi connaissance complète sera faite avec M. Eugène Nus.

L'ouvrage « *Les grands mystères* » est conçu dans un sens entièrement philosophique, social et humanitaire. Il est rigoureusement l'expression de nos propres croyances et de nos propres sentiments.

L'auteur a divisé son œuvre en trois parties ayant pour titres : « *Vie universel'e* », « *Vie individuelle* », « *Vie sociale* ». Une courte introduction est écrite en tête du livre. Son auteur y déclare qu'il n'a pu s'accommoder comme beaucoup de ses contemporains, ni du doute, ni de l'indifférence. Il déclare

ne pas comprendre qu'un être pensant puisse vivre sans avoir une croyance réfléchie sur la cause et le but de la vie.

Après avoir bien cherché et fouillé partout, dit-il, dans les traditions, les divers systèmes religieux, et les données scientifiques, je crois avoir trouvé. Mon livre sera donc un credo dont j'appuie les articles sur la science, l'histoire, la raison et le cœur. Je n'ai la prétention d'imposer à personne mes croyances. Que chacun soumette à sa raison, comme je l'ai fait à la mienne propre, le fruit de mes recherches, en négligeant ma personnalité : puisse-t-on y trouver la foi profonde et confiante qui l'a dicté.

D'où viens-je ? Où suis-je? Où vais-je ? se sont demandé bien des hommes à toutes époques. « Que scais-je » disait Montaigne. L'ouvrage de M. Eugène Nus répond précisément à ces questions.

La première partie qui a pour titre ainsi que je viens de le dire, « *Vie universelle* », y est divisée en plusieurs chapitres que je résumerai successivement.

Dans le premier, l'auteur traite de « Dieu et de son existence ». Il affirme hautement être déiste et résume ses arguments dans celui bien employé par notre vénéré maître Allan Kardec : *Tout effet intelligent nécessite absolument une cause intelligente.* Etudiez attentivement la nature et concluez vous-mêmes. Je crois, dit M. Eugène Nus, à Dieu conscient, se sachant et se sentant être, à une providence intelligente qui protège partout le développement de la vie et sauvegarde l'ordre universel, tout en laissant à l'individu la liberté de ses mouvements et le mérite de ses efforts.

Le deuxième chapitre est intitulé : « *Le monde* ». L'auteur constate d'après les données mêmes de la science, que dans l'univers visible pour nos sens, la vie et le mouvement intelligent existent partout; depuis l'infiniment petit étudié à l'aide du microscope, jusqu'à l'infiniment éloigné aperçu dans nos télescopes qui, perfectionnés encore dans la suite par les progrès de l'optique, reculeront bien encore dans l'avenir les limites de notre champ actuel de vision. Le monde est le produit de cette force divine que l'on appelle la nature. La nature est une puissance de Dieu, mais la nature n'est pas Dieu qui demeure bien incogniscible pour nous, à notre présent degré d'avancement, dans l'échelon des êtres intelligents.

L'auteur repousse le matérialisme, ne voyant dans la nature que la matière et des forces qui lui sont inhérentes, dit-il, mais dont il se déclare bien empêché d'indiquer les causes qui les font agir à chaque instant de façon intelligente.

Il repousse également le panthéisme, dont l'erreur est d'avoir pris pour l'être lui-même, une force de l'être.

Dans le troisième chapitre « *Pourquoi le monde* », l'auteur répond de suite : pour que l'homme fasse sa route et dirige sa vie, sachant d'où il part et où il doit aller. Impossible, dit-il, de comprendre le mystère premier de la création. La science qui a découvert les lois du mouvement et les fonctions des êtres, ne sait rien de l'essence des forces et des choses, et renonce à savoir. Pareillement, la métaphysique avec tous ses systèmes n'a jamais résolu cette question d'origine, où se brise la pensée humaine. Aucune doctrine, ni aucune religion n'ont pu en dire davantage. Il faut s'incliner sans savoir et sans comprendre. A quel degré d'ascension dans nos existences successives à venir, arriverons-nous à cette grande connaissance ? Qui peut le dire ? L'activité divine a dû créer et crée sans cesse sous nos yeux. C'est tout ce que nous pouvons actuellement constater dans cet ordre d'idées.

Le monde visible est soumis à deux forces mères constatées par la tradition et enseignées par la science : l'une, l'attraction qui semble attirer tous les corps vivants les uns vers les autres : l'autre, la concentration qui fait adhérer les parties d'un même corps entr'elles et constitue ainsi l'individualité de chacun de ces corps.

Le chapitre III[e] est intitulé « *la nébuleuse* ». L'auteur y parle d'abord de ce qu'il appelle lui « *la matière diffuse répandue dans l'espace infini* », ce que les anciens brahmes de l'Inde appelaient : « *collection des éléments subtils* » ; les druides nos ancêtres « *le chaos des germes tenant toutes choses dissoutes* » ; et ce que l'esprit moderne s'appuyant sur la science et l'observation énonce ainsi : *tout est dans l'éther*, *tout vient de l'éther*, fluide éminemment subtil, existant partout, constituant par sa condensation la matière cosmique ; celle qui, à un moment donné, mue dans certaines de ses parties par une force intelligente, donne naissance à la vie qu'elle renferme en germes ; cette matière subtile se transforme ainsi en nébuleuses, puis en amas stellaires qui sont ces soleils éclairant les différents mondes formés à leur tour de la même substance : planètes, satellites et comètes.

Nous ne pouvons juger de ces nébuleuses que par celle dont fait partie notre planète, et que nous pouvons ainsi observer. Elle est composée de groupes ou systèmes solaires diversement combinés, diversement colorés, et décrivant dans l'orbite générale des courbes variées. On ne saurait trop étudier dans des ouvrages spéciaux, notamment dans l'astronomie populaire de Flammarion, la constitution et les détails de notre univers. Nous apprenons ainsi, que toute forme manifestée naît, vit et meurt : les soleils, les terres, comme le brin d'herbe, et que tous les corps matériels sont soumis à la même loi ; leurs fragments et débris se transforment dans le vaste laboratoire de la nature et servent à composer les éléments d'autres corps.

Le chapitre IV^e^ traite « *de la Terre* ». D'où est sortie la terre féconde? Demandez à la géologie répond l'auteur à sa propre question. Elle nous enseigne qu'il a fallu des siècles et des siècles encore, pour que le globe embryonnaire se formât définitivement. Comment s'est opérée la concentration qui a fait le noyau de la planète? Pour cette planète naissante, comme pour l'embryon humain, comme pour le germe végétal, la science ne connaît que l'action des forces; elle ignore le secret de la vie. M. Eugène Nus résume ensuite les phases successives par lesquelles a passées cette planète. Des livres spéciaux décrivent ces différents états successifs de la terre, ses bouleversements géologiques, ses cataclysmes, ses créations successives adaptées à chaque nouveau milieu où elles étaient appelées à vivre, et à constituer pour la période suivante des formes mieux organisées et adaptées à un état meilleur que le précédent. Toujours le progrès lent et laborieux, mais se produisant de façon constante.

Les évolutions de la vie sur notre globe sont racontées par lui-même. La terre est son propre historien. Les feuillets tourmentés sur lesquels elle a écrit ses mémoires ont été bien souvent déchirés par des cataclysmes, tels, par exemple que notre dernier déluge dont les traditions de tous les peuples de l'antiquité nous ont transmis le souvenir. Mais la science humaine, laborieuse et patiente, a su retrouver l'ordre des pages et la série des événements. Là, s'arrête la première partie du bel ouvrage de M. Eugène Nus. J'ai voulu faire l'analyse de ce bel ouvrage en citant très fréquemment son texte même; c'est le meilleur moyen, à mon avis, d'en donner l'idée la plus exacte.

(*A suivre.*) Capitaine Boulle.

NÉCROLOGIE. — M^me^ Auguste Catala, née Ambry, nous annonce le décès de M. JULES FRANÇOIS CLOS, capitaine de vaisseau en retraite, commandeur de la Légion d'honneur.

M. H. Lieutaud, de Rio de Janeiro, nous fait part de la désincarnation du regretté ERNEST LAPLACE, ami intime de la famille Lieutaud; modèle des jeunes gens il était soutien de sa famille depuis la mort de son père et donnait à ses jeunes frères l'instruction et l'éducation nécessaires avec un zèle et un dévouement sans borne. Une bonne pensée pour ce spirite éclairé.

MM. et M^mes^ Camille et Ernest Flammarion; MM. et M^mes^ Martin-Flammarion et Vaillant-Flammarion, nous font part du décès de leur père et grand père M. JULES FLAMMARION, à l'âge de 81 ans; ce fut un esprit éclairé, très intelligent, qui sut préparer sagement l'avenir de sa famille.

M. Roman, spirite de la première heure, nous annonce le décès de son fils Louis, à l'âge de 24 ans; la vie de ce jeune homme fut une longue épreuve, supportée patiemment au milieu d'une famille spirite qui l'aimait, qui eût voulu pour lui une vie terrestre meilleure.

M^me^ et MM. Van der Meersch et Gevers, nous annoncent le dégagement, corporel de M. E. E. VAN DER MEERSCH, l'un des plus brillants avocats du

barreau de la ville d'Anvers. Ces deux familles ont connu intimement Allan Kardec et sont restées ses adeptes.

Un spirite de la première heure, ami du maître, M. LÉON LAURENT WISSELLE est décédé le 20 septembre dernier, à l'âge de 53 ans; les réunions spirites qu'il présidait tous les lundis, chez lui, 30, rue Amelot, étaient très suivies car on tenait Léon Wisselle pour un homme de cœur, très convaincu; il était secondé par sa femme et par sa fille qui est un excellent médium.

Chez lui point de bavardages et de sots propos, tout y était sérieux. Les communications données par de nombreux médiums écrivains et à incarnation y servaient de sujets d'étude; il se plaisait à les commenter avec sagesse. Cette petite famille, cette trinité s'aimait, travaillait pour vivre, faisait le bien silencieusement, sans ostentation comme de véritables spirites. Quels dignes et braves gens!

Wisselle sachant que chacune de nos actions laisse sa trace indélébile dans notre moi conscient, à l'état d'images parfaites, voulait que chaque parole prononcée, que tout acte commis par lui fussent toujours conformes à la justice et à la raison. De là, sa quiétude constante, son amour du labeur quotidien (et le sien était pénible), sa satisfaction profonde d'être utile aux autres et de vivre modestement.

Oui, ce juste, dans l'au-delà, ne trouvera dans son moi conscient, dans son esprit, que des images d'un parfait honnête homme; parti un peu trop tôt pour sa famille sans fortune et sans autre ressources que le travail de chaque jour, L. Wisselle, à l'état d'esprit, viendra bientôt se réincarner et saura préalablement faire le choix d'un père et d'une mère qui lui auront préparé de bons organes matériels; ainsi outillée, cette âme nous secondera nous incitera au bien, au bon, à tout ce qui est fraternel, à tout ce qui éclaire et peut nous intelligenter.

Les séances du lundi sont toujours tenues par Mme veuve Wisselle et sa fille, 38, rue Amelot; que les spirites de bonne volonté secondent matériellement ces dames, soit pour payer le loyer de la salle, trop élevé pour leurs faibles ressources, soit pour leur trouver du travail de couture rémunérateur. Il faut que ce groupe continue son utile propagande.

Deux cents personnes environ ont assisté à l'enterrement civil et spirite de notre frère regretté; sur la tombe on a lu les réflexions laissées par le Maître pour celui qui vient de mourir; et de bonnes paroles ont été dites, par Mme Gouge, Mme Casse, M. Levasseur et M. Leymarie qui aimaient le cher défunt, ils étaient l'écho fidèle de la pensée des assistants.

Le deuxième anniversaire de *M. Tarlay* aura lieu à 2 heures précises, au Père Lachaise, 58e division, le 15 novembre prochain.

MARIAGES. — Le 29 septembre nous avons assisté au mariage de Mlle Clotilde Vigné avec M. Léopold Lafleurance. Nos vœux pour le bonheur des jeunes époux.

Mlle Bouvard-Gagne, domiciliée à la Chaux-de-Fonds, Suisse, fille de spirites dévoués et éclairés, a épousé à Paris, le 14 octobre dernier, M. Eckhout. La famille Bouvard-Gagne est française.

Le mois prochain, nous analyserons deux ouvrages de M. U. N. Badaud, *Coup d'œil sur la magie*, et, *Coup d'œil sur les thaumaturges et médiums au XIXe siècle.*

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succr, 52, rue Madame. — *Téléphone.*